

Enjeux 3

Page 5 :

VALÉRIE LOU. *Conversation avec l'.*

Dans une cuisine, deux inconnus tentent de s'approprier comme deux enfants qui jouent, comme deux adultes qui se fuient. Mais cette nuit est trop courte tant pour vivre que pour se découvrir. La lune est haute, l'heure du rendez-vous de Zoé sonne. Les notes d'une boîte à musique résonnent.

Page 45 :

THIERRY LUTERBACHER. *Elles étaient une fois.*

Elles étaient une fois part à la recherche des traces de l'enfance. De ces instants qui ressurgissent toute une vie durant, sans que l'on sache vraiment pourquoi, et nous marquent à jamais. Des bulles de bonheur et de malheur qui nous construisent et nous détruisent. Ces moments qui racontent à quel point nous avons trahi notre enfance, ces moments qui nous emmènent tendrement, un pas en avant deux pas en arrière, dans un bac à sable.

Page 97 :

SARAH MARCUSE. *Luna Parc.*

Un ange maladroit en mission sur terre. Un train fantôme qui efface les peurs. Deux jeunes qui découvrent l'amour. Un génial gitan estropié. Un patron de foire en mal d'amour. Une fanatique du bonheur.

Un Luna Parc au bord du gouffre. Un terrain vague de bout du monde. Un plongeur.

Un conte philosophique.

Page 171 :

MICHEL MOULIN. *Pavot*.

Caché au fond d'une friche portuaire, l'ultime sanctuaire où se sont réfugiés ceux qui ont érigé en dogme ce qu'ils nomment *la Règle*. Qui sont-ils – ou plutôt qui étaient-ils? Une secte? Une ethnie minoritaire? Une société secrète? Une mafia? De tout cela un peu, sans doute. Ce qui est sûr, c'est qu'ils furent riches et puissants, discrètement proches des grands d'un monde pour qui ils soldaient d'obscures affaires.

Pavot parle à sa façon de l'obscurantisme qui revient en force dans nos sociétés, qu'elles soient occidentales ou orientales, et qu'il soit politique d'État ou idéologie sectaire.

Page 241 :

RENÉ ZAHND. *Kardérah*.

Quelques personnages peuplent le quotidien de Kardérah, ville assoiffée et captive de ses croyances. Parmi eux passe parfois la Femme-Oiseau, sans âge, mais ils ne l'entendent jamais raconter l'histoire légendaire de la cité. Parfois aussi, la Gueuse et le Gueux conçoivent des plans farfelus pour regarder de l'autre côté du mur qui barre l'horizon. Évidemment, ils n'y parviennent jamais.

Alors que tout semble figé, un étranger arrive et menace un instant l'immobilité minérale de Kardérah, mais l'inertie, la force des habitudes et le refus du changement seront les plus forts. Tout reste sous l'empire du sable et de l'oubli. Pourtant, pied de nez à la réalité, la Gueuse et le Gueux finissent par s'embrasser.

Ce projet de « théâtre épique pour deux continents et un mur » a été écrit dans le cadre d'une collaboration entre Acte 7 (Mali), Les Intrigants (République Démocratique du Congo) et les ArTpenteurs (Suisse).

Enjeux 3

VALÉRIE LOU
Conversation avec l'

THIERRY LUTERBACHER
Elles étaient une fois

SARAH MARCUSE
Luna Parc

MICHEL MOULIN
Pavot

RENÉ ZAHND
Kardérah



Théâtre en camPoche
Enjeux

*Collection « Théâtre en camPoche »,
dirigée par Philippe Morand,
publiée en partenariat avec la Société Suisse des Auteurs
(SSA)*

Cet ouvrage a bénéficié d'aides à la publication accordées par
la Commission cantonale vaudoise des activités culturelles,
le Service des affaires culturelles de la Ville de Lausanne,
le Service des affaires culturelles du Canton de Berne,
par la Commune de Bienne,
et par le Département de la culture de la Ville de Genève

« Enjeux 3 »,
cent quatre-vingt-onzième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Huguette Pfander, Marie-Claude Schoendorff
et Daniela Spring
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Mario del Curto
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-191-X
Tous droits réservés
© 2006 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

Valérie Lou

Conversation avec l'

Duologue

Avant-première de *Conversation avec l'*

Le 14 janvier 2007, au Café du Soleil à Saignelégier

Mise en lecture: François Marin

Avec:

Zoé: Christine Brammeier – *Pierre*: Jean-Philippe Rapp

Création de *Conversation avec l'*

Du 22 au 31 octobre 2007, Centre culturel neuchâtelois

Par la compagnie Drôles d'idées.

Mise en scène: Valérie Lou

Avec:

Zoé: Christine Brammeier – *Pierre*: Pascal Berney

Personnages

Zoé et Pierre

Décor

Une cuisine, le soir.

Debors, une tempête fait rage.

Sinon, le silence et la nuit.

Une nuit où la lune joue à cache-cache avec les nuages.

Une nuit où deux êtres se rient de la vie

et du petit pouvoir de la peur.

Sept heures du soir.

Dans l'obscurité, bruit d'un carreau cassé. On devine une porte d'entrée qui s'ouvre. On aperçoit Pierre qui avance à tâtons et qui cherche un interrupteur afin d'éclairer la pièce. En butant contre un meuble, il fait tomber un vase, finit par trouver une boîte d'allumettes et allume une bougie posée sur une table de cuisine.

Sans se faire voir de lui, Zoé apparaît dans l'encadrement d'une autre porte qui donne sur une pièce sombre.

ACTE I

ZOÉ. Un carreau, une boîte de mastic, une copie de vase de balustre yen-yen, trois roses Baccarat... j'ajoute à ça... tentative de vol par effraction, vandalisme et atteinte à ma vie privée... je vous fais grâce de l'allumette à condition que la liste de votre ravage s'arrête là! Quant à l'interrupteur – *elle allume* –, même un éléphant dans un magasin de porcelaine l'aurait trouvé.

PIERRE. Vous m'avez fait peur...

ZOÉ. Peur... c'est une chose que l'on m'a rarement dite et, vu la situation... encore moins! Peur...

PIERRE. J'ai cru que c'était vide ici. Un arbre est tombé sur ma voiture. Il m'a blessé à la jambe et a brisé mon portable. J'ai eu peur, j'aurais pu être tué. J'ai vu votre chalet. Je voulais appeler les secours. Je ne suis pas un voleur.

ZOÉ. Ça tombe mal. Je n'ai pas le téléphone, je ne suis pas infirmière et mon chalet n'est pas vide. Laissez votre voiture sous votre arbre. À pied, en une heure, vous trouverez... enfin, sur une jambe, en deux heures... vous trouverez, en descendant sur la route, une cabine téléphonique dont les vitres sont incassables. Vous me

rembourserez une autre fois. Laissez-moi votre carte et allez-vous-en.

PIERRE. Mais...

ZOÉ. J'ai de vieilles béquilles, elles vous iront très bien – *elle les lui tend*. Je vous les vends au prix coûtant, j'arrondirai même ma facture... votre carte!

Pierre, subjugué, lui tend finalement sa carte.

ZOÉ. Pierre Goutte... quel nom à la con... il vous va bien, notez... porte-parole d'«Épimag»... paaaardon!!!... C'est votre e-mail personnel?

PIERRE. Oui.

ZOÉ. Bien. J'ai tout ce qu'il me faut. Je vous contacterai... Bye-bye!

PIERRE. Vous êtes connectée? Mais alors, laissez-moi au moins la possibilité de contacter ma femme! Elle doit se faire un sang d'encre. Je vous payerai la communication.

ZOÉ. Ce n'est pas votre jour de chance, nous sommes un mois à trente et un jours et, les mois à trente et un jours, je dépose mon ordinateur dans une consigne, histoire de ne pas me laisser bouffer par les machines. Et la consigne se trouve encore

plus éloignée que la cabine téléphonique.
Mettez-vous ça dans la tête et mettez-vous ça sur
le pied, vous tachez.

Elle lui tend une bande hydrophile.

PIERRE, *mettant la bande.* Comment vous appelez-vous ?

ZOÉ. Je m'appelle Zoé, avec un Z écrit en gros comme Zoo ou Zanzibar. Je suis une belle femme avec une force d'homme et une cuisine chauffée à vingt degrés en hiver, ce qui n'est pas le cas de toutes les cuisines du monde. Ça me permet de forger deux ou trois petits rêves de réanimation : piller la banque mondiale, coucher avec un bel inconnu et me mettre les doigts dans le nez quand ça me chante et quand je juge que l'importance de la situation l'exige. Quant à vous, bel inconnu, loin du bal ! Je compte jusqu'à trois :
1... 2...

PIERRE. ... 3... Non-assistance à personne en danger... Ce ne sera pas la cour martiale mais...

ZOÉ. Mais ?

PIERRE. Mais... *Il se met à pleurer.*

ZOÉ. Moi aussi, je sais pleurer. Enfin... je savais. De belles larmes grasses que le ventre nous crache

sans passer par le cerveau. Des larmes comme un goût de resquille, fières et fortes de ne pas payer leur dû aux portillons de la pensée et de la réflexion. Je pleurais comme je riais. Je pleurais comme je faisais l'amour... Et puis, un jour, j'ai retenu mes larmes, à la force du poignet. C'est lourd une larme. Quand ça tombe, ça fait du bruit. Comme des pas dans la neige. Maintenant, mes larmes, j'apprends à les laver comme on apprend aux gosses à se laver le cou; ça fait mousser le savon et ça part sans demander son reste avec tout ce dont on n'a plus besoin. Ça pollue pas. Et, surtout, une larme propre, c'est une souffrance qui se fait invisible. Elle reste juste un peu plus en dedans, pour ne pas se sentir trop seule face aux regards sans contact des autres. Elle donne un goût délicieux d'iode aux quatre-vingt-dix pour cent d'eau douce qui constituent notre organisme. Elle donne à nos actes amoureux le cent pour cent de leur sensualité. Pourquoi pleurez-vous?

PIERRE. Je ne pleure pas. Je ne pleure jamais.

ZOÉ. Tout le monde pleure. Vos larmes qui ne tombent jamais – de peur de voler la tristesse des vrais malheureux? des aigris? des cassés-pour-de-bon? – vos larmes qui ne tombent jamais ont tracé sur vos joues des chemins d'heures buissonnières: là, les larmes de votre naissance. Là, la

rivière salée d'un premier chagrin d'amour. Là, là et là, votre incompétence, votre impudeur et votre faiblesse de vous être fait larguer du ciel sans lever le petit doigt juste devant chez moi... Si au moins je trouvais sur votre visage le moindre sillon d'une larme due à la beauté des choses... j'aurais un soupçon d'envie de vous garder, comme une poire pour la soif ou comme un extincteur accroché à un mur qui ne devient utile qu'en cas de début d'incendie. Mais, monsieur Goutte, ce qui vous arrive ce soir m'est complètement égal et votre seul salut est, je le crains, l'exercice peu périlleux d'une démarche à pied. Qui sait, cette petite douleur exquisite vous fera peut-être le plus grand bien... une larme qui se mélange à la pluie battante de mars, pour quelqu'un qui n'a jamais pleuré... c'est, en fait... une aubaine! Allez, partez maintenant... en héros...

PIERRE. Il était grand cet arbre. À une fraction de seconde près, j'étais dessous. Dans le meilleur des cas, mort, envolé. Ou alors... handicapé, à jamais, légume sans jambes ou sans raison. Assisté. Condamné à la dépendance totale ou partielle vis-à-vis des autres, de leurs sarcasmes ou de leur bonne volonté. Je n'ai pas l'intention de marcher dans la nuit ce soir pour lancer ce maudit coup de fil. Je vais attendre ici que l'on s'inquiète un peu de moi. Le souci est un moteur

puissant, vous ne trouvez pas ? En plus, il est la preuve que l'on vous aime. Que vous ne vous en fassiez pas pour moi, du souci, me reconforte, au fond. Je suis bel et bien vivant et je suis en face d'une personne qui n'est pas disposée à m'aimer, visiblement... Je commence à trouver votre attitude envers moi passionnante... une attitude, en ce qui me concerne, disons, spectaculairement... expérimentale !

ZOÉ. La question n'est pas que je vous aime ou que je ne vous aime pas. Ce soir, j'ai rendez-vous et, vous, vous êtes tout simplement, à cet instant, de trop.

PIERRE. Rendez-vous ? Et comment croyez-vous que votre rendez-vous arrivera jusqu'à vous ? La route est impraticable. À moins qu'il ne vienne en pirogue, votre rendez-vous... le chemin est un torrent. Croyez-moi, à part moi, vous n'aurez personne ce soir. Enfin, je partirai si votre rendez-vous débarque...

ZOÉ, *bougeant la table de la cuisine face à la fenêtre.*
Partez alors, car il est là, mon rendez-vous, et je n'ai aucune intention de l'annuler sous prétexte d'œuvre humanitaire urgente en faveur d'un soi-disant blessé de guerre qui se bat contre des sapins mille fois plus vieux et mille fois plus grands que lui. Même Don Quichotte ne l'aurait pas fait. Même s'il avait eu une grosse voiture. Poussez-vous, vous lui faites de l'ombre.

PIERRE. Lui ? Mais... il n'y a personne. Il n'y a que vous et moi ici. Êtes-vous certaine que tout va bien ?

ZOÉ. À part vous, ça va très bien. Merci. *Elle dresse deux couverts avec grand soin, Pierre s'écarte de la fenêtre.* Vous voyez, je n'ai mis que deux couverts. Laissez-nous, s'il vous plaît.

PIERRE. Il a le téléphone, votre rendez-vous, Zoé ?

ZOÉ. Non, Pierre.

PIERRE. Il vient en voiture ?

ZOÉ. Non.

PIERRE. À pied ?

ZOÉ. Non.

PIERRE. Il est là ? À côté ? Il dort ?

ZOÉ. Non. *Elle rit.* Mon rendez-vous va arriver, toutes proportions gardées, un peu comme vous. Du ciel...

PIERRE. Du ciel!? Par un temps pareil ? Vous me menez en bateau. Je vous ai promis de partir dès que votre... parachutiste sera là ! Craché, juré. Je le ferai. Mais, pour l'instant, je ne vois pas âme qui vive.

ZOÉ. Pierre Goutte, en plus d'être un âne, vous êtes myope comme une taupe! Asseyez-vous là, mettez vos lunettes de plongée et dites-moi ce que vous voyez.

Elle le fait asseoir sur la chaise face à la fenêtre.

PIERRE. ...

ZOÉ. Alors ?

PIERRE. Ben... Rien. Je ne vois rien. Que la lune qui se balance entre la cime des arbres et qui joue avec les nuages.

ZOÉ. Démonstration faite: nous n'avons pas la même vision du rien.

Thierry Luterbacher

Elles étaient une fois...

Une tragi-comédie en deux scènes

Création de *Elles étaient une fois...*

Le 26 mars 2007,
à l'espace culturel Rennweg 26, Bienne,
dans le cadre des Spectacles français de Bienne,
production de La Forêt Sacrée

Mise en scène: Jean-François Amiguet

Avec :

Rosa: Annick Le Goff

Aurore: Barbara Tobola

Claire Chêne: Claudia Nuara

Martin (voix off): Bernard Verley

Personnages

Rosa

Aurore

Claire Chêne

Martin (*voix off*)

PREMIÈRE SCÈNE

Le crépuscule. Une étendue de sable avec au milieu l'épave d'une baignoire, retournée, les pieds en l'air, sur laquelle est assise Rosa, une femme dans la soixantaine. Habillée simplement, sans négligence, les yeux qui voyagent, elle respire la marginalité. Tout autour d'elle de nombreux sacs et un gramophone qui égrène une musique vieillotte. Elle feuillette un dictionnaire. Elle reste là, immobile, à regarder des promeneurs imaginaires, puis se replongeant dans la lecture de son dictionnaire.

Passé une jeune femme, d'environ vingt-cinq ans, Aurore, vêtue à la garçonne, une allure de gamine printanière. Rosa ne voit pas Aurore qui l'observe, tourne en rond, hésite

Rosa referme son dictionnaire et fouille dans un des sacs. Elle sort des couvertures et se prépare un coin pour passer la nuit.

Après avoir installé sa couche dans le sable, elle s'apprête à dormir.

Comme un mirage, apparaît l'image d'une enseigne lumineuse à l'arrière-scène, « Hôtel Majestic », et au-dessus une lumière qui éclaire la fenêtre d'une chambre.

Aurore semble hypnotisée par la chambre d'hôtel.

MARTIN, *voix off*: Je ne savais pas rester seul. C'est peut-être pourquoi j'étais gardien de nuit...

pour apprendre. C'était en octobre, le 4 octobre, l'hôtel était vide, la rue était vide. J'attendais. J'étais incapable de ne pas attendre.

Apprendre à être seul, c'est attendre et croire... écouter les bruits de la nuit et croire que ce sont des pas et croire qu'ils montent l'escalier et croire au son clair de la sonnette malgré la saison-morte...

Je me répétais ces mots gravés dans ma tête comme une épitaphe... saison-morte, morte-saison... et je me bousculais pour m'entendre vivre... et je me serrais dans mes bras.

J'observais longuement la clé de la chambre 301, les trois chiffres et l'écriture noire sur fond doré, « Hôtel Majestic ».

AUORE, *voix off*: Pourquoi la chambre 301 ?

MARTIN, *voix off*: Je l'avais décrochée du panneau de réception après avoir appris à la radio la mort solitaire par overdose de Janis Joplin dans la chambre 301 à l'hôtel Landmark de Los Angeles. J'ai ouvert la fenêtre et je l'ai jetée dans la rue comme un leurre... Cette clé dans la rue m'inventait des histoires, des raisons d'attendre et de croire...

AUORE, *voix off*: Et puis ?

MARTIN, *voix off*: Et puis... elle est venue. Une passante éternelle qui a cueilli la clé. Quand j'ai entendu ses pas, je les avais tellement guettés

qu'ils n'étaient qu'un autre bruit dans la nuit...
comme le son clair de la sonnette.
Elle est apparue comme inventée par le souffle de
la porte tournante. Elle portait sur elle l'odeur
de la belle étoile. Je la connaissais depuis
toujours.

AUORE, *voix off*: Et elle, qu'est-ce qu'elle a dit ?

MARTIN, *voix off*: Rien... Elle m'a tendu la clé...
nous n'avons pas échangé un mot, tout était dit.
Bien plus tard, elle m'a raconté qu'elle avait
ressenti ce qu'elle ressentait en prenant la
route... que je ressemblais à l'horizon qui lui
donnait envie de partir...

AUORE, *voix off*: Et elle est restée...

MARTIN, *voix off*: Oui, elle est restée, pour la
première fois. Et tu es venue au monde.

AUORE, *voix off*: La vie était plus belle que
partir?... plus belle que la route?...

MARTIN, *voix off*: Oui, la vie était plus belle, rien ne
la chassait et les années passaient. Mais, un jour,
quelque chose à nouveau lui a frôlé l'épaule.
C'était peut-être une musique, un chant ou le
reflet d'une lumière dans l'eau, je ne sais pas,
mais quelque chose l'a reprise et elle est repartie.

AUORE, *voix off*: Et toi ?

MARTIN, *voix off*: Moi ? Je ne l'ai jamais quittée...
Aujourd'hui encore je suis à l'écoute de ses pas.
Je m'endors sur l'oreiller de ses bruits qui résonnent ailleurs... loin d'ici. Si elle pouvait me voir l'attendre et veiller le silence de son absence...

Fondu au noir.

Le matin. Rosa est assise sur la baignoire, retournée, et lit son dictionnaire. Aurore arrive, incertaine, elle passe et repasse et se décide enfin...

AUORE. Bonjour !

ROSA. Bonjour !

Aurore hésite à s'asseoir sur la baignoire.

AUORE. Vous permettez ?

ROSA. Bien sûr.

Elles restent toutes deux assises à observer les environs. Arrive Claire Chêne, la quarantaine, vêtue avec prestance, tout en elle dit la réussite, elle se promène en talons aiguilles dans le sable, les mains derrière le dos, un sac à main en bandoulière.

CLAIRE. Cela fait un moment que je vous observe... vous êtes là, vous restez assise, vous ne faites rien. Je vous ai suivie... Chêne, Claire Chêne... Vous ne me connaissez pas.

ROSA. Vous êtes la femme de...

CLAIRE. ... de Louis Chêne, parfaitement.

ROSA. Lilas me parle souvent de vous.

CLAIRE. Lilas!

ROSA. Oui, je l'appelle Lilas.

CLAIRE. C'est intéressant, vous appelez mon mari
Lilas.

ROSA. Oui, c'est ça, Lilas...

CLAIRE. Et pourquoi l'appellez-vous Lilas ?

ROSA. Parce qu'il ressemble au lilas.

CLAIRE. Mon mari ressemble au lilas ! Mais enfin, le
lilas, ça rit tout le temps, le lilas ressemble au
printemps!

ROSA. Oui...

CLAIRE. Vous savez comment je l'appelle moi, mon
mari ? Pauvre Louis. Quand je rentre chez moi,
je lui dis : « Mon pauvre Louis, comment ça va
mal aujourd'hui... ? » Et vous, vous l'appellez
Lilas.

ROSA. ...

CLAIRE. Vous ne dites rien ?

ROSA. Parce qu'il n'y a jamais grand-chose à dire.

CLAIRE. Vous ne dites rien et vous ne faites rien... ?

ROSA. Non, je ne fais rien.

CLAIRE. C'est quoi... ne rien faire ? Passer une journée à ne rien faire... On fait toujours quelque chose... Qu'est-ce que vous avez fait aujourd'hui ?

ROSA. J'ai regardé les mirages qui passent. J'écoute mon gramophone souffler des souvenirs. J'ai aussi beaucoup regardé les étoiles.

CLAIRE. J'étais certaine que vous étiez agaçante, eh bien, bravo, c'est réussi, vous m'agacez ! *Elle s'éloigne.*

Aurore et Rosa se sourient avec un haussement d'épaules. Claire revient, fait quelques pas autour de la baignoire en traînant des pieds.

CLAIRE. Vous couchez avec mon mari ?

ROSA. Non. Et vous ?

CLAIRE. Moi non plus... non...

...

Il m'a dit qu'il aimait bien votre odeur, que c'était une odeur qui vous prenait tout de suite dans les bras, une odeur qui sentait bon la belle étoile.

ROSA. Comme dormir à la belle étoile!

CLAIRE. Je n'en sais rien... mais oui, je suppose, comme dormir à la belle étoile.

Pourquoi vous ne couchez pas avec lui?... et ne me dites surtout pas : et vous!

ROSA. Parce que je ne veux pas.

CLAIRE. Et pourquoi?

ROSA. Parce qu'après il faut toujours partir, et je ne veux plus partir.

AUORE. Cela ne me regarde pas, mais...

CLAIRE. Non ça ne vous regarde pas! *Elle s'éloigne à nouveau.*

Elles restent de nouveau toutes les deux silencieuses l'une à côté de l'autre, Aurore tournant la tête de temps en temps pour observer Rosa.

AUORE. Pourquoi que, après, il faut toujours partir?

ROSA. Peut-être parce qu'après, il y a toujours un matin où l'amour ne nous invente plus.

AUORE. Tout le monde ne part pas.

ROSA. Non... le monde s'arrange à faire semblant...

AUORE. Alors, avant, vous êtes toujours partie ?

ROSA. Oui, avant il fallait toujours que je parte.

AUORE. Vous partiez où ?

ROSA. Sur la route.

AUORE. Et c'est comment de partir sur la route ?

ROSA. C'est de ne penser à rien... sauf quoi manger et où dormir.

AUORE. Et dormir à la belle étoile ?

ROSA. C'est de n'avoir que le ciel pour te couvrir et que la nuit pour te dire bonne nuit.

Elles restent silencieuses. Entre-temps, Claire est revenue tourner autour de la baignoire.

CLAIRE. Dans le quartier, on dit que vous êtes simple.

ROSA. J'ai toujours entendu dire que j'étais simple.

CLAIRE. Votre maman le disait-elle aussi ?

ROSA. Non, pas ma maman, mais mon papa, oui. Il me disait : « Tu es simple d'esprit, mais ça ne fait rien, c'est même mieux que d'être comme moi... rien... »

CLAIRE. Je n'ai pas dit simple d'esprit, j'ai dit simple... On peut avoir l'esprit simple sans être simple d'esprit.

...

Il fait un peu frais.

AURORE. Frais ! Mais le temps est au contraire très doux...

CLAIRE. Je ne vous ai rien demandé à vous ! C'est agaçant, à la fin, je trouve qu'il fait frais. Il fait frais, voilà tout !

...

Vous permettez que je m'asseye un peu... *Elle s'assied entre Aurore et Rosa.*

...

Vous m'agacez moins que je le pensais... et puis vous ne couchez pas non plus avec mon mari... ça crée des liens.

Vous l'avez vu aujourd'hui ?

ROSA. Non.

CLAIRE. Il doit être à la maison... Mais il ne m'attend pas. Même si je ne rentrais pas de toute la nuit, il ne me demanderait pas où j'ai passé la nuit. Il ne me ferait aucun reproche.
Il ne dit rien, il est triste, que je reste ou que je parte, tout ce qu'il sait être, c'est être triste.

AUORE. À mon avis, c'est qu'il est peut-être...

CLAIRE, *se levant*: Mais je ne vous demande rien à vous et puis je n'en veux pas de votre avis! C'est un monde, tout de même, je parle avec madame... je ne vous parle pas à vous!

AUORE. Oui mais je vous entends!

CLAIRE. Ce n'est pas une raison! C'est un hasard si vous m'entendez, c'est parce que vous êtes assise à côté de madame à qui je parle. Est-ce que je réponds à toutes les voix que j'entends, moi? Vous êtes assise là, c'est tout, vous pourriez être assise là-bas!

Elle tourne nerveusement autour de la baignoire.

Vous lisez quoi?

ROSA. C'est un dictionnaire.

CLAIRE. Et qu'est-ce que vous faites avec un dictionnaire?

ROSA. Je le lis.

CLAIRE. Vous lisez un dictionnaire... Comme d'autres lisent un roman !

ROSA. Oui, je crois qu'on peut dire ça comme ça...

CLAIRE. Et vous en êtes à quelle lettre ?

ROSA. Je l'ouvre au hasard.

CLAIRE. Et bien sûr, c'est passionnant !

ROSA. J'aime les mots.

CLAIRE, *s'asseyant de nouveau entre les deux femmes sur le banc* : On vit tout de même une époque formidable. Je suis directrice de l'agence de publicité la plus importante du pays, des sociétés de renom se bousculent à ma porte pour que je prenne en charge leur prochaine campagne, j'organise des séminaires pour leurs cadres... et mon mari, qui ne s'intéresse ni à moi ni à mon travail, est fasciné par une inconnue, vieille de surcroît, dont les seules activités consistent à regarder les étoiles et à lire le dictionnaire.

Eh bien moi aussi, madame, j'étais une femme libre ! Et l'esprit ne rétrécit pas infailliblement dans la machine à laver du temps ! Si, pour rester libre et conquérir le cœur des hommes, il faut être fainéante... je dis : Très bien, vive l'émancipation ! Mais réussite ne rime pas obligatoirement avec... avec...

ROSA. ... appendicite !

CLAIRE. Si vous voulez, avec appendicite... et vous... *Elle se tourne vers Aurore* : Abstenez-vous de tout commentaire !

AURORE. Mais je ne dis rien !

CLAIRE. Justement vous ne dites rien et je me suis toujours méfiée des gens qui ne disent rien... Parce que, je vous prie de m'excuser, c'est trop facile, si vous ne dites rien, c'est peut-être que tout bêtement vous n'avez rien à dire !

Elle se lève.

Vous vous imaginez peut-être que je n'ai rien d'autre à faire que de passer mon temps à me préoccuper de l'état d'âme d'un mari qui me revient assez cher entre nous soit dit, et qui tombe amoureux d'une... d'une...

Elle s'arrête, prise d'une douleur soudaine. Aïe aïe aïe, ouhlala, j'ai un point de côté, ouhlala, une douleur affreuse !

Rosa se lève pour soutenir Claire, elle l'aide à s'allonger dans le sable.

CLAIRE, *râlant* : C'est du côté gauche, juste au-dessous du cœur ! Oh, mon Dieu... je vais mourir !

AURORE. *Elle se lève et s'agenouille auprès de Claire.* Mais non, mais non... Calmez-vous... Voilà, détendez-vous...

CLAIRE. Ne me touchez pas vous!

Aurore retourne s'asseoir sur la baignoire. Rosa reste auprès de Claire, toujours allongée dans le sable.

ROSA. On est bien dans le sable, non?

CLAIRE. Non, on n'est pas bien dans le sable.
Comment voulez-vous que je sois bien dans le sable avec cette douleur qui m'opprime!...

ROSA. On est comme sur une plage...

CLAIRE. On n'est pas comme sur une plage, on est comme sur du sable!

ROSA. Moi, souvent, je m'allonge ici dans le sable, je ferme les yeux et j'entends la mer. *Elle commence à construire un château de sable.*

CLAIRE. Oui, mais vous, vous êtes simple, et ça fait toute la différence.

ROSA. Fermez les yeux.

CLAIRE. Je ne veux pas fermer les yeux et je ne veux pas entendre la mer. Est-ce que j'ai une tête à entendre la mer?...

...

Elle se redresse. Je crois que ça va mieux... Qu'est-ce que vous faites?

ROSA. Un château.

CLAIRE. Vous faites des pâtés dans le sable !

ROSA. Oui, si vous voulez.

CLAIRE. Et, avec Louis, vous faites quoi ?

ROSA. Avec Lilas ?

CLAIRE. Non, pas avec Lilas, avec Louis !

ROSA. Louis, c'est vous, Lilas, c'est moi !

...

Je lui raconte l'histoire de mes images, mes voyages, je lui dis ce que c'est de partir, je lui dis mes mots...

CLAIRE, *faisant également des pâtés* : C'est marrant de faire des pâtés, j'ai toujours pensé que, un jour, j'en ferais avec mes enfants, mais enfin, j'en fais avec vous.

...

Je ne me souviens plus des pâtés de mon enfance... j'ai pourtant bien dû en faire... Tous les enfants font des pâtés...

...

Mais, moi, je ne me souviens pas d'avoir fait des pâtés... C'est vrai, que les châteaux de sable, on les fait souvent sur une plage...

*Aurore les rejoint et se met aussi à construire un château.
Elles jouent maintenant toutes les trois dans le sable.*

AUORE. Moi, je me souviens du jour de mes cinq ans, ma mère m'avait emmenée en bateau pour une journée en mer. J'étais assise près d'elle, à l'avant du bateau...

ROSA. ... le soleil se levait, le moteur tournait régulièrement, la mer était lisse, le ciel tranquille...

AUORE. ... le vent tiède dans mes cheveux, et maman trempait sa main dans l'eau salée et me la passait sur les lèvres. J'ai encore le goût de ses doigts à la bouche. J'étais sûre que jamais rien ne pourrait nous arriver, que rien ne pourrait jamais nous séparer. Maman m'a dit: respire cette journée, aussi fort que tu peux, et un jour tu t'en souviendras comme de ce qui ressemble le plus au bonheur...

...

CLAIRE. Il est assez réussi mon château!

Aurore observe attentivement le château de Claire.

AUORE. Oui... mais il n'y a pas de tunnel.

CLAIRE. Comment ça, il n'y a pas de tunnel!

AUORE. Oui, c'est dommage, un château de sable sans tunnel...

CLAIRE. Vous n'allez tout de même pas comparer votre château au mien!

AUORE. Et pourquoi pas?

CLAIRE. Pourquoi pas! pourquoi pas! Mais parce que c'est tout au plus un rempart que vous avez construit.

AUORE. Traversé par un tunnel!

CLAIRE. Traversé par un tunnel, peut-être... Mais, moi, je construis un château et je ne vois vraiment pas ce qu'un tunnel viendrait faire dans mon château! Vous n'avez même pas un donjon, et alors-là, je m'excuse, mais un château sans donjon... je rigole...

AUORE, *désignant du doigt le château de Rosa*: Il y a aussi un tunnel dans son château... Je peux vous en faire un si vous voulez?

CLAIRE. Ne touchez pas à mon château! *Elle regarde le château de Rosa.*
Qu'est-ce que vous faites?

ROSA. Des mâchicoulis! C'est un joli nom, vous ne trouvez pas? mâchicoulis... mâchicoulis...

CLAIRE. Un joli nom, oui, par lequel de jolis soldats déversaient de la poix bouillante sur de jolis assaillants.

...
Vous faites des pâtés avec Louis ?

ROSA. Non !

CLAIRE. Non, bien sûr, vous lui racontez des histoires.

...
Vous êtes bien partie une première fois de quelque part ?

ROSA. Oui.

CLAIRE. Pourquoi ?

ROSA. Je ne veux rien dire.

CLAIRE. Vous l'avez dit à Louis ?

ROSA. Non.

CLAIRE. Vous ne l'avez jamais raconté à personne ?

ROSA. Jamais à personne.

CLAIRE. C'est exactement ce qu'il me faut, une histoire vierge, racontez-moi.

ROSA. Non.

CLAIRE. Il va bien falloir la raconter une fois avant de mourir, alors pourquoi pas à moi ?

ROSA. Je ne la raconte qu'à moi... depuis toujours.

CLAIRE. Je vous écoute...

ROSA. ...

CLAIRE. Je vais mal, c'est une bonne raison pour me raconter une histoire secrète, non ? Et puis, vous ne me connaissez pas, c'est agréable de raconter une histoire à une inconnue à laquelle on est liée, parce que comme elle, on ne partage pas le lit de son mari...

ROSA. ...

CLAIRE. Je vous laisse Lilas, je garde Louis, et vous me racontez votre histoire pendant que je fais des pâtés dans le sable.

ROSA. C'est une histoire toute simple, comme moi... Elle ne regarde que moi et puis elle fait mal, comme vous qui aussi avez mal.

AURORE. Elle n'a pas traversé toutes ces années et toute cette vie pour vous dire ce qu'elle n'a jamais dit.

CLAIRE. Eh bien si, c'est comme ça, tout a une fin !

...

Et moi, vous croyez que beaucoup de personnes peuvent se vanter de m'avoir vue faire des pâtés !

C'est amusant, vous savez, on doit me chercher partout. Tout le monde m'attend et j'ai l'impression que je ne suis attendue par personne. Enfin, quand je dis tout le monde, je n'inclus bien entendu pas Louis qui ne m'attend plus depuis longtemps. Remarquez que s'il me savait ici, en votre compagnie, je serais peut-être à nouveau digne d'intérêt à ses yeux. À vrai dire, je ne sais même pas ce que je fais ici!

ROSA. Me voir!

CLAIRE. Oui, vous voir, mais pourquoi? Une curiosité malsaine sans doute. On n'aime jamais autant les hommes que lorsqu'ils vous quittent et se mettent en tête d'exister sans vous. Alors viennent les cauchemars et il est bon de connaître ceux qui les peuplent. Vous voyez bien que vous ne pouvez pas me refuser votre malheur s'il peut me faire du bien. Ne cherchez pas à comprendre, restez simple, puisque c'est votre seul talent, tout au contraire de moi.

ROSA. ...

CLAIRE. Vous ne voulez pas? Ça ne fait rien, j'ai l'habitude, on ne m'a jamais raconté d'histoires, on préfère m'en faire. Je vais m'en aller, je vous laisse mon pâté... *Elle se lève.*

ROSA. Le pasteur de mon village invitait parfois les enfants des moins que rien à manger chez lui. *Claire s'assied de nouveau dans le sable, auprès de Rosa.* Moi, j'avais dix-sept ans, j'étais simple et mon père, il disait de lui-même qu'il était moins que rien, alors le pasteur m'invitait. Son monde était le contraire du mien, propre et en bon ordre. Quand il me parlait, il disait toujours « on » :

« On a faim, on est une gentille fille, on fait une petite prière, on veut encore un peu de soupe. » Mais, si je le voyais, ce n'était pas pour lui, ni pour manger, même quand j'avais faim. Si j'allais chez lui, c'est parce qu'autour de moi rien n'était beau, tout sentait mauvais et que, lui, il avait la chose la plus belle à regarder, la plus belle à sentir, il avait son fils Antoine. À table, pendant que nous mangions, tout ce que je voulais c'était le regarder sans qu'on me surprenne. L'instant que je préférais, c'était la prière, tout le monde baissait la tête, moi, je le regardais et il n'appartenait qu'à mes yeux. Dans ma prière, Jésus avait le visage d'Antoine. Quand je sortais, j'avais son image derrière les yeux et, tant qu'elle y restait, j'étais belle et je respirais son parfum. Mais l'image partait, mangée par tout ce qui n'était pas comme lui.

CLAIRE. Et lui, il vous regardait ?

ROSA. Non, jamais, enfin juste ce qu'il fallait, comme on fait ses devoirs après l'école. Il regar-

dait plus le pain que moi. Il était toujours « comme il faut », comme disait ma mère. Quand son image avait quitté mes yeux, il fallait que je le revoie. Alors je faisais la pauvrete près de sa maison, jusqu'à ce que le pasteur me dise : « On a faim, on veut venir prendre le goûter ? » Un jour, c'était en hiver, j'ai déchiré mes habits et j'ai attendu tout l'après-midi qu'il passe. Quand il est arrivé, c'était la nuit et j'avais aussi froid que la neige. « On a froid ? » qu'il m'a demandé, « On a besoin d'un bon bol de soupe pour se réchauffer ? » et je l'ai suivi en tremblant. J'étais heureuse, pas pour le chaud de sa maison, mais pour le chaud du visage d'Antoine.

CLAIRE. À vous entendre, j'ai l'impression de n'avoir jamais été amoureuse.

AUORE. Vous êtes pourtant aussi dehors, aujourd'hui, à attendre !

CLAIRE. Oui, mais aujourd'hui il fait bon. Je veux bien aller décrocher la lune, mais à l'ombre d'un palmier. S'il faut partir la cueillir, au nom de l'amour, dans la neige, le froid et la pluie, je dis non merci, sans façon, j'ai la santé fragile, je préfère souffrir bien au chaud que d'être heureuse transie de froid. Alors je suis peut-être dehors, mais dehors il fait doux.

AUORE. Vous avez pourtant dit qu'il faisait frais tout à l'heure...

CLAIRE. C'est ça...

ROSA. Il était là, à me dire bonsoir sans y croire, mais il était là, encore plus beau que le feu dans la cheminée où on m'avait conduite parce que je n'arrêtais pas de trembler. Et j'étais bien, parce que je pouvais trembler et avoir les yeux mouillés tant que je voulais, ils croyaient que c'était à cause du froid, mais, moi, je savais que ce n'était que pour lui.

CLAIRE. Vous trembliez tout de même aussi un peu de froid ?

ROSA. Peut-être, mais, dans moi, ce n'était que pour lui. Même après le bol de soupe j'ai continué à claquer des dents. Alors madame m'a fait couler un bain chaud...

AURORE. Madame, c'était la femme du pasteur ?

ROSA. Oui, c'était la femme du pasteur.

Rosa se lève et s'approche de la baignoire pour la retourner. Claire vient l'aider et toutes les deux la remettent sur ses pieds. Rosa entre dans la baignoire.

J'étais dans le bain, je transpirais et je tremblais encore à regarder l'image d'Antoine derrière mes yeux quand le pasteur est venu me dire que lui et sa femme devaient partir au chevet d'un mourant. Elle a posé pour moi de vieux vêtements sur une chaise et ils sont partis.

J'étais seul avec Antoine dans la maison. Alors je n'ai plus bougé, j'écoutais tous les bruits et, à chaque craquement, je me disais que c'était lui. Juste lui et moi, ensemble, dans la même maison. J'avais mal tellement j'essayais de ne pas bouger et il n'y avait que du silence. Je n'ai rien entendu, mais tout à coup il était là, devant la baignoire. Il n'a rien dit et ses yeux ne regardaient rien. Il a commencé à déboutonner sa chemise. Sa chemise est tombée, son pantalon est tombé et moi je me disais, il ne faut pas regarder, mais je regardais et les yeux me brûlaient.

Il était tout nu devant moi et j'ai su dès cet instant qu'après cette nuit rien ne serait plus jamais aussi beau. Antoine est entré dans mon bain. Sa peau me touchait et je touchais sa peau, et moi je pensais à celui qui mourait, et je lui disais merci de mourir ce soir. Je l'ai serré dans mes bras, et c'était la première fois pour moi.

Il a poussé un cri, comme je n'en ai plus jamais entendu, un cri comme pour dire je m'en vais, et puis tout en lui est parti. Il était mort, je ne sais pas pourquoi, mais il était mort et maintenant, avec ses yeux grands ouverts, il me regardait vraiment. J'ai vu alors dans ses yeux que ce n'était qu'un petit garçon, pas un homme, seulement un petit garçon qui me disait : je reviens, je suis juste parti un peu, mais je reviens.

Je l'ai traîné dans sa chambre, je l'ai couché dans son lit, et je lui ai chanté une chanson que ma mère me chantait quand j'avais peur la nuit.

Aurore chantonne une berceuse, Rosa l'écoute et lui sourit.

ROSA. J'ai fermé ses yeux qui ne devaient plus jamais regarder personne d'autre que moi, puis je me suis habillée, je suis sortie de la maison, il faisait nuit noire, j'ai quitté le village, j'ai pris la route et je suis partie comme je suis toujours partie jusqu'à aujourd'hui.

AURORE. Vous croyez vraiment que ce mourant agonisait uniquement pour que vous et Antoine soyez seuls !

ROSA. Oui.

AURORE. Et pourquoi aurait-il fait ça ?

ROSA. Parce que c'est mon père qui est mort ce soir-là.

AURORE. Alors c'est peut-être ça l'amour...

ROSA. L'amour, c'est les noces secrètes.

AURORE. Les noces secrètes ?

ROSA. Oui, quand les yeux se prennent par la main, le temps d'un instant.

AURORE. Je ne comprends pas.

ROSA. Je parle des yeux que vous croisez dans la rue et qui se marient le temps qu'ils touchent les vôtres, et, pendant cette seconde, ces deux regards s'aiment, comme pendant toute une vie. Les yeux appartiennent à celui qui les regarde, et ce regard, qui n'est à vous que le temps de le croiser, vous ne l'oublierez jamais. Et c'est ainsi pour la phrase d'un livre, pour un mot du dictionnaire, pour la touche de couleur d'un tableau ou pour une feuille dans la forêt, à l'instant où vos yeux les voient, ils n'appartiennent qu'à vous. C'est ça, les noces secrètes, ce sont les plus belles histoires d'amour, parce qu'elles n'ont existé que dans les yeux de ceux qui s'aiment.

...

L'image de la chambre d'hôtel 301 apparaît comme un mirage avec, au-dessous, l'enseigne lumineuse, « Hôtel Majestic ».

MARTIN, *voix off*: La route ne s'explique pas... la route raconte des histoires, invente le regard, la route dit que demain n'existe pas.

AURORE, *voix off*: Elle nous a abandonnés...

MARTIN, *voix off*: Non, elle est partie... c'est en partant qu'elle nous aimait, pas en restant. Moi, je ne savais pas être seul mais je savais être heureux! Elle, elle est partie parce que tout ce qu'elle savait, c'était d'être seule en n'étant pas malheureuse...

AURORE, *voix off*: Et moi, comment ai-je grandi loin d'elle? En inventant son absence, en imaginant sa chaleur, en me récitant son visage, en me persuadant que, en partant, maman m'aimait et ne m'avait pas abandonnée! Et toi, comment es-tu devenu sans elle? En te réveillant chaque matin comme si c'était le dernier matin du monde? En usant toute ta force pour me cacher ton manque d'elle? En oubliant d'être heureux pour qu'elle soit heureuse?

MARTIN, *voix off*: Elle n'était pas heureuse! Son plus grand bonheur, c'était de ne pas être malheureuse. Elle est partie par une journée pas comme les autres qui avait un petit quelque chose de différent dans l'air, de pas comme les autres jours, quelque chose de froid ou de chaud ou de brillant; une pluie, un vent, quelque chose qui parle et qui dit de partir. Elle a fait un pas et la route se taisait, l'horizon était imprégné d'une peine irraisonnée qui disait: « Mon Dieu, mais pourquoi? » Tu ne peux pas la condamner parce qu'elle avait peur de savoir demain. Les journées et les nuits nomades n'exigent pas, elles s'évadent...

...

CLAIRE. J'entends la mer! C'est vrai, j'entends la mer!

AURORE. Et comment vous l'entendez, la mer? Je veux dire, c'est juste le clapotis des vagues ou

également des cris de mouettes, des sirènes de bateaux?...

CLAIRE. Vous vous moquez de moi là... ?

AUORE. Mais non !

CLAIRE. Mais bien sûr que si, vous vous moquez de moi. « C'est juste le clapotis des vagues... » Vous vous moquez de moi !

Et voilà, je ne l'entends plus ! Vous êtes contente ? Je savais que vous alliez finir par me gâcher la journée. Eh bien, c'est fait ! En plus, cette histoire m'a complètement angoissée et entendre la mer m'avait calmée...

...

Je vais vous apprendre un jeu, rien de tel qu'un jeu pour se rassurer.

On va jouer au jeu de l'angoisse.

AUORE. Au quoi ?

CLAIRE. Au jeu de l'angoisse. C'est un concept que j'ai développé pour des séminaires anti-stress, dans lesquels se réunissent des cadres supérieurs. Je leur apprend à sourire, à dompter et à gérer leurs pulsions émotives dans le cadre d'une nouvelle philosophie de management que j'ai appelée « Business Excellence ». Le jeu de l'angoisse est l'essence même de cette nouvelle théorie dont une des lignes directrices est dramatiser pour dédramatiser.

ROSA. Sourire, ça s'apprend ?

CLAIRE. Parfaitement, un sourire peut tout changer dans une transaction où l'on jongle avec des millions. Il faut savoir quand et comment sourire, et il faut aussi savoir quand et comment ne pas sourire. Le jeu de l'angoisse enseigne l'art du flegme, savoir maîtriser l'angoisse avant qu'elle vous maîtrise.

Elle s'adresse à Aurore. Allez me chercher trois ou quatre pierres plus ou moins grosses.

AUORE. Des pierres ! Et pourquoi j'irais vous chercher des pierres ?

CLAIRE. Pour jouer !

AUORE. Et pourquoi moi ?

CLAIRE. Pourquoi vous, pourquoi vous... Parce que le sort vous a désignée ! Et puis, vous n'allez pas faire toute une histoire pour quelques pierres. Je vous demande poliment de me rendre un petit service, ce n'est pas le bout du monde tout de même de me rapporter quelques pierres. Il faut savoir parfois faire preuve de générosité à l'égard de son prochain, sinon, je vous le demande, où irait le monde si, à la moindre demande d'entraide, la méfiance et le pourquoi venaient s'installer pour remettre irrémédiablement en question toute tentative humaniste cherchant à...

AURORE. Bon bon, ça va! J'y vais, calmez-vous, je vais vous les chercher vos pierres! (*Elle sort.*)

...

CLAIRE. Vous me trouvez antipathique, n'est-ce pas?

ROSA. Non, vous êtes malheureuse, je n'ai jamais pu trouver les gens malheureux antipathiques.

CLAIRE. Mais si, vous me trouvez antipathique, je vous assure, c'est un sentiment tout à fait naturel.

ROSA. Pourquoi dites-vous ça?

CLAIRE. Mais parce que être antipathique, ça s'attrape! On oublie les pâtés dans le sable et ça vous tombe dessus... pour tromper l'enfance. Un jour, comme ça, pan! Et ça y est! Vous êtes antipathique!

Vous me verriez passer là, maintenant, vous penseriez, mon Dieu, qu'elle a l'air antipathique, cette pauvre femme!

ROSA. ...

CLAIRE. Vous allez me regarder passer!

Elle se lève et quitte la scène. Rosa sort de la baignoire, la retourne et s'assied.

Sarah Marcuse

Luna Parc

Lauréate du Prix SSA 2005 à l'écriture théâtrale

Création de *Luna Parc*

Le 7 octobre 2006, au Théâtre du Loup, Genève

Mise en scène: Sarah Marcuse

Assistant à la mise en scène: Michel Ruotolo

Scénographie: Éric Jeanmonod

Costumes et accessoires: Xénia Marcuse

Avec :

Fillibert: Christian Scheidt

Luz: Caroline Cons

Manolo: Michel Ruotolo

Zaia: Anne-Shlomit Deonna

Noé: Xavier Loira

Propek: Matteo Zimmermann

Le Médiateur: Mirko Bacchini

La Foule: Julien Reginato, Stefania Nuzzo,
Robert Casula, Alice Vogenstahl

Personnages

Fillibert, ange en quête de mission, puis bras gauche de *Propek*.

Luz, femme solaire, plantureuse, idéaliste.

Manolo, compagnon de *Luz*. Brut de décoffrage. Bricoleur de génie.

Zaia, jeune fille d'origine étrangère.

Noé, jeune homme frondeur.

Propek, propriétaire du *Luna Parc* et ancien lanceur de poids.

Le Médiateur, représentant de la municipalité.

Livina, *Piero*, *Zora*, *Nestor*, quatre forains en colère. (Mêmes acteurs que *Luz*, *Zaia*, *Propek*, *Noé*.)

La Foule, forains et citadins.

PROLOGUE

Noir absolu. Tout là-haut, une lumière dorée. Une main, une petite valise, un bras, puis un long corps surmonté d'une drôle de tête apparaît et se perche sur un minuscule promontoire.

FILLIBERT. Je. Bonjour. Fillibert. Avec deux L. Première mission. Enfin. Ce serait. Ma première mission. Si je passe. J'ai eu du mal à trouver, dites mais joli. Je.

Silence, sauf pour Fillibert qui entend des voix que le public n'entend pas.

FILLIBERT. Comment ?

Silence, sauf pour Fillibert qui entend des voix que le public n'entend pas.

FILLIBERT. Oui, justement. J'y vais, j'y viens. Alors, alors, alors. Bien. Il s'agit. De.

Il déplie la feuille de papier qu'il tient entre ses doigts.

FILLIBERT. Plon. Geon. Aïe. Je. Plongeon. Voilà. En même temps, vous savez, si j'ai choisi « défis, paris et performances en quatre dimensions », c'est un peu par bravade, je, une sorte de plaisanterie.

Silence, sauf pour Fillibert qui entend des voix que le public n'entend pas.

FILLIBERT. Non non, c'est pas ce que. Bien sûr.
Extra. Ça me va. Bon. Susceptible.
Plon. Geon. Qui nous vient de l'infini : Plon.
Ger. Bon, ça vous savez que c'est ce qu'on fait
quand on saute d'une. Un petit. Là-haut.
Comme une planche de plongeur, voyez, c'est
ça, un plongeur.
Plongeur : objet très astucieux inventé, ouh là, il
y a déjà quelques jours, par un certain.
Monsieur. Une planche, en fait, qui.
On en voit d'ailleurs de très évolués aujourd'hui,
avec ressorts, roulements à billes, tapis rouges,
balcon en bois précieux. Phénomène assez typique
de notre époque qui dénote à mon avis une
profonde perte de repères chez nos amis les objets
qui pour avoir la sensation d'exister vraiment se
sentent obligés par toutes sortes de moyens esthé-
tiques et superficiels de se distinguer du commun
des. Et ceci depuis que. Je m'égare.
Pas possible par exemple de changer de sujet, je
pense ?

Silence, sauf pour Fillibert qui entend une réponse à sa question.

FILLIBERT. Même si je prends symbolique philoso-
phique de la panique ? Sujet hautement plus
délicat. Plus. Bon.

Fillibert reste pensif un instant, puis il se gratte le dos et s'arrête, surpris.

FILLIBERT. Je. Je viens de m'apercevoir que je n'ai plus mes ailes, ce qui me fait penser qu'il me souvient les avoir offertes à une jeune femme qui voulait absolument sauter d'un avion. Une sorte d'obsession chez elle. Un tic. Personne n'a pu lui enlever cette épingle du pied. Je. Je pense qu'elles mes ailes auront repoussé entièrement aux environs de minuit, minuit moins le quart. Oui, j'ai beaucoup de chance, c'est assez rapide chez moi, la repousse, ce qui veut dire qu'on pourrait se retrouver à l'ouest d'une heure, ici même. Pour. Continuer ce petit. Vous comprendrez que sans ailes, cette mission...

Silence, sauf pour Fillibert qui entend des voix que le public n'entend pas.

FILLIBERT. Pardon? Vous ne comprenez pas. C'est-à-dire que vous ne voulez pas comprendre. Je. Très bien, je reprends Le Plongeon. Oui, oui, oui, ça va, ça vient. Bon Dieu, un peu de patience. Je. C'est très débilitant cette situation.

Un temps.

FILLIBERT. Plonger. Pas possible ça. Ça ne me parle pas du tout. C'est le néant, le vide total. Rien

dessous, rien dedans. Le grand blanc sans fond.
Quoi que. Peut-être que.
Plonger, sauter, s'élançer, se jeter, serrer les
fesses, les dents, retenir son souffle, fermer les
yeux et puis, ben, ouvrir ses ailes ?

*L'image se fige. Une lune soudain inonde Fillibert de lumière
rose fuchsia, tandis qu'au firmament les étoiles clignotent en
guise de félicitations. Un coup de klaxon de foire déchire le
silence et une voix suave et réjouissante annonce :*

LA VOIX. Félicitations Fillibert, test réussi, veuillez
prendre note des détails de votre mission, votre
départ est imminent.

FILLIBERT. Je, je l'ai ?

*Un jingle de clochettes cristallines qui dégouline, puis dans
une fente de lumière farineuse apparaît le visage d'un
homme, il parle. Il y a de la friture sur la ligne, le son se
brouille, se distord, puis revient.*

PROPEK, *voix off*. Je n'en peux plus. Libère-moi de
cette trouille. La peur, là dans mon ventre. Je te
supplie, laisse-moi vivre un peu de paix. Tu vois
ce que je fais là ? Fais quelque chose pour moi !
Maintenant !

*L'homme a cessé de parler mais sa prière tourne en boucle.
Son visage disparaît puis sa voix s'estompe dans le loin-
tain. Fillibert reprend ses esprits. Il a l'air fripé de ceux
que la réussite fatigue.*

FILLIBERT. Ma mission ? Peur ? Quel rapport avec le plongeur ?
Pas possible par exemple de changer de mission, je pense ?
Ça va, ça va, je, nous prenons, nous prenons.
Reconnaissons tout de même qu'on ne me laisse pas vraiment.

LA VOIX, *susurrant*. Envol mission monsieur Fil maintenant.

FILLIBERT. Fillibert. Monsieur Fillibert !

LA VOIX, *susurrant*. Maintenant.
Un petit pipi pour la route ? Je. Vite fait, s'entend !

LA VOIX, *susurrant*. Maintenant.

FILLIBERT. Petit petit pipi ?

LA VOIX, *burlant*. Maintenant !

Fillibert enjambe le rebord de la fenêtre et s'envole dans le

NOIR

1 - Dernières bricoles

La lumière s'allume. Une chambre petite. Des câblages, des cylindres, des interrupteurs sur les murs ne laissent que peu d'espace aux occupants. Au centre de la pièce, un fauteuil. On se croirait dans le ventre d'une formidable machine. Au lointain, une fenêtre qui s'ouvre sur le champ de foire. Manèges et lumières qui grignotent la nuit.

Le sol est jonché d'outils divers. Manolo bricole un boîtier duquel sort une rivière de fils électriques colorés.

MANOLO. Trois tours vers la gauche !

LUZ, *off*. Oui !

MANOLO. Stop ! Lève la bobine. Doucement. Voilà.
Sors le cylindre. Tu peux refermer le cadran.
Maintenant assieds-toi et mets le contact.

Luz apparaît dans l'embrasure de la fenêtre.

LUZ. Tu veux dire. Vraiment ? Tu veux qu'on tente ?

MANOLO. Juste tester le trouillomètre. Arrête de poser des questions. Grimpe dans le wagon et branche le contacteur.

Luz disparaît.

MANOLO. Cette fois, ça devrait le faire. Dernière chance.

On entend des bruits de ferraille, puis un moteur qui démarre en crachant ses poumons. Manolo s'est figé, observant, concentré, le cadran qu'il tient entre ses mains. Hormis le bruit de la turbine, rien ne se passe.

MANOLO. Qu'est-ce que c'est que ce bordel! Ça doit marcher. Pas foutue d'appuyer sur un bouton. Luz!

Alors qu'il s'est tourné vers la fenêtre pour se faire entendre, l'aiguille sur le cadran commence à frémir, puis à chauffer, à monter, tellement haut que tout le boîtier se met à trembler.

MANOLO. Sainte mère des débrouillards! Ça y est. Soixante-deux pour cent au trouillomètre. Ça marche! Luz!

Manolo pose délicatement le boîtier au sol et se précipite en boitant vers la fenêtre.

MANOLO. Luz! Débranche! Arrête!

Le bruit s'arrête, Manolo revient s'asseoir. Luz escalade le rebord de la fenêtre et saute dans la chambrette.

LUZ. Alors! Combien au trouillomètre!

MANOLO. Ça fonctionne, on va pouvoir avancer.

LUZ. Mais. Dis-moi! J'ai fait griller le compteur, c'est ça?

MANOLO. On va pouvoir avancer. Dans quelques jours, si tout va bien, le manège...

LUZ. Quelques jours?

MANOLO. Mmm. Et si j'avais un poil d'avance?

LUZ. Tu veux dire... ah! Merci, merci, merci. Pour ton art, ton génie. Pour ta clef à molette je t'aime! Viens là bourreau de travail. Merci. Ah! je ne vais pas pouvoir dormir... On va changer la face du monde...

Luz veut entraîner Manolo au-dehors.

LUZ. Allons-y!

MANOLO. Demain.

LUZ. Tout de suite! Il faut que je sache si c'est au point.

MANOLO. Il faut surtout laisser agir les ferments une partie de la nuit. Alors demain.

LUZ. Alors demain.

Elle se laisse choir dans le fauteuil.

MANOLO. Luz. S'il te plaît. Ça n'aura probablement pas les effets extraordinaires que tu attends. Je ne veux pas que...

LUZ. ... tu sois déçue, alors je préférerais que tu n'attendes rien, que tu n'espères rien, bref que tu sois grise comme une ânesse et vide comme une gourde assoiffée. Manolo.

MANOLO. Encore une chose. Ça ne m'intéresse pas d'être... nettoyé. C'est clair?

LUZ. Ça va, je sais, mon caillou. Je l'ai imaginée, tu l'as construite, moi, je teste.
Et dès qu'elle sera au point, des centaines de personnes vont accourir de tout le pays.

MANOLO. On va surtout attirer Propek. Non, Luz, vraiment, on n'est pas sortis des embrouilles. Prépare-toi à déguster un sacré sac de nouilles.

LUZ. Non mais je rêve! Tu as peur? Je ne sais pas si je vais pouvoir tenir ma promesse. Si je t'attrape tu vas avoir droit à un nettoyage, complet. Offert par la maison! Défaitiste!

MANOLO. Je me soucie de ton bonheur. Rien d'autre.

LUZ. Moi, c'est le monde entier que je veux rendre

heureux. C'est pas demander la lune quand même.

NOIR

2. Atterrissage

Non loin du Luna Parc.

FILLIBERT. D'après mon capteur, je devrais bientôt y. Aïe! Drôle d'ambiance tout de même ce chaud-froid chaud-froid. Bon. Rue du monde. Pas d'indicateur, je, monsieur! Bonjour! Permettez-moi de vous présenter mes amours, j'ai besoin, je le crains d'un léger coup de pied. Je cherche la bonne parole, la bonne parabole, la bonne? Oui. Direction. Abrégeons. Je, oui, évidemment. Je me jette si j'ose dire. Je plonge, ha, ha. Rue du monde, c'est ici? Quel monde? Y en a-t-y plusieurs sortes? Si, si le nom de la rue. Voyez c't'écrit là. Je ne pense pas m'être mis le doigt dans l'œil pourtant. Très aimable ce monsieur. Très joli chapeau. Rue du monde, allons je trouverons, ça ne fait aucun doute.

NOIR

3. Tu veux ou tu veux pas...

Il fait nuit sur le champ de foire. Un véhicule arraché à son manège déboûle dans le terrain vague, conduit par deux jeunes.

NOÉ. Chut ! Ne dis rien pas encore laisse monter. Là.
Là ? Rien du tout tu serres les dents. Pourquoi ?
Attends.

Il disparaît sous la carrosserie.

NOÉ. Regarde je ferme les yeux. Je calcule du bout de mes doigts les gouttelettes jusqu'à leur source.

ZAIA. Souffle. Souffle sur ma sueur, souffle sur mes pensées, souffle sur ma peur. Aïe ! c'est l'heure de la casserole. Je vais nourrir les loups, même si mon loup, ce loup-là, Noé j'aimerais bien tu sais.

Arrête tu triches l'œil droit s'est ouvert. Ferme-le illico ou je disparais.

Noé réapparaît.

NOÉ. C'est fait. C'est fermé on va jamais y arriver.
Bon tu veux ou tu veux pas ?

ZAIA. L'espace de là à là entre toi et moi, c'est un gouffre. Ça sent le cristal. C'est infranchissable cette transparence. De ta bouche à ma bouche, pas possible.

NOÉ. Laisse-moi sauter je vais y arriver. Tu tends les lèvres je fais le reste mes mains pile sur tes deux nids, okay ?

ZAIA. On fait pause ? J'ai pris un pique-nique.
Cornes de gazelle, olives mauves, sirop d'orgeat.
Tu as faim ?

NOÉ. J'ai très faim et toi aussi.

ZAIA. T'es fâché ?

NOÉ. Pas question. On grave en profondeur, là, c'est l'amour. Faut y aller tout doux.

Un temps, ils mangent.

NOÉ. Peut-être qu'on est trop petits, peut-être qu'il faut attendre encore.

ZAIA. Je pense que non c'est pas la taille. C'est plutôt le poids des grands qui pèse sur nos culottes, qui fait trembler les mains et la bouche

et les cils. Oui, tu as raison, beaucoup trop petits, il doit bien y avoir d'autres jeux pour l'été, non? À quoi on joue?

NOIR

4. Ma prière

Dans un bureau. Enfoncé dans un profond fauteuil.

PROPEK. Cherche précepteur de confiance pour leçon de foi en soi. Présentation exigée. Lettres de noblesse soignées. Et cetera. Et cetera. Mmm. *Il froisse le papier sur lequel il vient d'écrire et le jette.* Bon. Le mal par le mal. Allons-y. Courage Raoul!

Il prend une nouvelle feuille.

Urgent. Ô toi, femme absolue. Ventre plein, sexe profond, insatiable, dévouée, silencieuse. Bobonne à son pépère, bonne aux fourneaux et en affaires pour: papouilles, secrétariat, marmots, orgies et plus si affinités.

Pas mal.

Il compose un numéro de téléphone.

Le bureau des petites zannonces? C'est vous très bien. Je voudrais connaître les modalités. C'est

ça comment fait-on ? Quel domaine ? Qu'est-ce que vous entendez par là. Comment c'est moi qui dois savoir. Dites-moi ce que vous proposez et ensuite je choisirai. C'est cela vos rubriques. Je vous écoute. Objets trouvés. Trocs utiles. Animaux dévoués, femmes faciles en liberté, je note, je note continuez. Vous pouvez répéter ? Comment ? Géraldine ! Oui, c'est moi, Raoul Propek, mais comment. Je ne vous aurais pas reconnue. Bien sûr, je me souviens. Formidable. Formidable. Ma petite annonce ? Oh, c'est pas pour tout de suite, vous, je, pensais faire garder mama quelques jours, oh, elle va bien, pleine forme, ça. Je suis pas décidé, je vous rappelle, oui, c'est, c'est-à-dire, j'ai très peu de temps. Voilà. À tout soudain. C'est noté. Au revoir.

Il raccroche et s'éponge le front.

Dio. Tu es là, Père ? Tu m'entends ? Regarde ton fils. Regarde-le bien. Pitoyable, hein ! Allez, va, je le sais bien. Tout rue du monde s'en bidonne. Des torrents de sueur devant le moindre jupon, n'importe quelle femme à barbe et j'ai les jambes qui ziguent et qui zaguent. Ma langue qui bègue au lieu de roucouler. Et ma quéquette en berne depuis des années. Je n'en peux plus. Je t'en conjure, hijo de puta ! Tout-puissant de mes fesses, libère-moi de cette trouille, la peur, là, dans mon ventre. Je te supplie, laisse-moi vivre un peu de paix. Tu vois ce que je fais là ? Tu me vois ? Alors aide-moi, please, même un micro poil. Fais quelque chose pour moi ! Maintenant !

Le téléphone sonne, il sursaute.

Mama! Je vais bien. Très bien. Tout confort tu sais les affaires ça va tout seul. Et toi? Ah.
Oui. Je suis d'accord. C'est très bien. Tu sais bien que je vais trouver, mama, les femmes ça court les rues du monde mais j'ai pas beaucoup le temps, c'est tout. Un succès fou je te jure.
Oui, mama, oui. Midi pile. Polenta ça va. Baci. Baci. Baci.

NOIR

5. Fraude nocturne

Devant la façade de ce qui pourrait être un train fantôme. Fait de bric et de broc, vieilles planches et cie, le manège se démarque des autres attractions qui clignotent et agressent l'œil. Surplombant la façade, un plongeur. En dessous, une porte à deux battants traversée par deux rails. Sur ce chemin de fer approximatif, un wagon caisse à savon.

Il fait nuit. Deux ombres se faufilent jusqu'au manège.

NOÉ. On y est. Train-Fantasque.

ZAIA. Qu'est-ce que c'est comme manège?

NOÉ. Aucune idée. Mais on va bientôt le savoir.
Nouveau jeu. Nouvelles sueurs.

ZAIA. Quel jeu ? La chasse aux frayeurs, mais pour
quoi faire ? Mon amoureux est un vicieux. Il
court les sueurs froides et moi je cours derrière.
S'te plaît, c'est sûrement dangereux.

NOÉ. Bien sûr c'est dangereux ! Et c'est interdit !
Sinon aucun intérêt. Monte.

ZAIA. Je monte avec toi, je te regarde et tu joues les
héros. D'accord ?

NOÉ. Fais pas la froussarde. Je ne te lâcherai pas.
Promis.

Arrivés au sommet ils contemplent le manège.

NOÉ. La déco a coûté zéro franc quarante, c'est sûr.
Me demande s'ils ont investi dans la sécurité.

*Il saute sur le plongeur pour en éprouver la solidité, ce qui
effraie encore plus Zaia.*

ZAIA. Pourquoi mon Dieu je fricote avec une
crapule ?

NOÉ. Écoute mon proverbe : « À l'inverse des
prétendants, les peurs ne rappellent point au
galop. Quand t'en dégommes une, ça fait fuir ses
copines. Autrement dit : quand t'as plus peur,

t'as plus peur et pour plus avoir peur... faut plonger.

ZAIA. C'est non.

NOÉ. Tu m'aimes ?

ZAIA. Plus du tout justement, je préfère mes peurs.

NOÉ. Tu mens.

ZAIA. Tu fricotes avec mes sentiments, ça me débecte.

Arrête ton char ma vieille, tu l'aimes c'est sûr.

NOÉ. Si tu m'aimes, tu sautes. Attention, hein, rien à voir avec du vulgaire chantage, faut pas confondre. C'est l'histoire du monde qui se joue, là, sous tes yeux. La peur contre l'amour. L'amour contre la peur. Viens.

Courageusement, Zaia s'avance sur le plongeur, tend la main à Noé qui l'attire à côté de lui. Il n'a pas l'air plus rassuré qu'elle. Ils prennent une grande respiration et sautent, disparaissant aussitôt dans les entrailles du manège.

Un énorme tintamarre retentit. Une des roues sur la façade se met à tourner à vive allure. Une vanne laisse s'échapper un gros jet de liquide noir qui finit sa course dans une grande bassine. Manolo et Luz réveillés par ce boucan arrivent en trombe.

LUZ. Mon Dieu! tu vois. Elle ne pouvait pas attendre demain, cette fripouille, elle veut qu'on l'essaye. Aide-moi.

Luz commence à escalader la façade.

MANOLO. Attends. Elle ne s'est pas mise en marche toute seule. Il doit y avoir quelqu'un à l'intérieur.

Il est interrompu par une série de petites boîtes de conserve éjectées l'une après l'autre d'une trappe.

LUZ. Neuf, dix, douze, treize... nom d'un chien c'est pas un petit trouillard, notre visiteur!

Manolo tire Luz en arrière tandis qu'un gros jet de vapeur s'échappe d'un tuyau.

MANOLO. Y a quelque chose qui débloque. Quatorze boîtes! C'est pas possible.

Un énorme soupir de la machine et quelques sanglots plus tard, Zaia et Noé sont éjectés du manège dans le petit wagonnet. Le véhicule stoppe sa course. Les deux jeunes sont figés dans une attitude d'angoisse. Manolo et Luz s'approchent, atterrés.

MANOLO. Misère! Luz!

Ils s'approchent des deux jeunes, épouvantés. Le temps suspend son cours.

Puis, subrepticement, les têtes de Noé et de Zaia se tournent l'une vers l'autre, un sourire s'esquisse sur leurs lèvres et ils éclatent de rire.

MANOLO. Espèces de petits morveux... inconscients... vous allez m'expliquer ce que vous fichez là!

Il les sort du véhicule par le collet et les propulse par terre ce qui n'a pas du tout pour effet de les calmer.

MANOLO. Ce n'est pas du tout au point!

ZAIA, *entre deux boquets de rire.* Au point? Ah si, monsieur. Ça fonctionne assez. Plutôt. Très bien, non? Noé? Je me sens. Waouh!

NOÉ. Sensationnel, exceptionnel, hallucinant.

MANOLO. Vous avez aucune idée du danger. Vous auriez pu être aspirés. Déchiquetés.

NOÉ. D'un autre côté, monsieur, grâce à nous, vous avez pris aucun risque. On a testé pour vous!

MANOLO. Mordents! Vous allez vous taire! Regardez comme ça chauffe. Ce n'est pas du tout calibré pour nettoyer deux personnes à la fois!

ZAIA. Si votre machine a résisté à une flippée comme moi et à ce petit trouillard, vous pourrez faire

voyager les gens deux par deux! C'est pas une bonne nouvelle, ça, monsieur?

MANOLO. Silence, nom d'une pipe à pot! Arrêtez de me répondre! J'ai failli mourir de peur!

ZAIA et NOÉ. De peur?

Ils reprennent leur fou rive de plus belle.

LUZ. Manolo. Regarde-les. Non seulement la nettoyeuse fonctionne mais y a des effets secondaires...

MANOLO. Tu crois?

LUZ. Attends.

Elle s'approche des deux jeunes. À l'intention de Noé:

LUZ. Comment tu t'appelles?

NOÉ. Noé, madame.

LUZ. Dis-moi, Noé, t'es plutôt très petit pour ton âge, non? Quasiment nain?

NOÉ. Exact, madame. Et vous ne pouvez pas imaginer à quel point ça me plaît d'être fait comme ça. Les gens sont aux p'tits oignons avec moi. Suis la mascotte des filles, m'endors n'importe où, n'importe quand, suis un as à tous les jeux de ballons,

cours, me glisse entre les jambes, hop! ni vu ni connu... Sans compter que j'ai trouvé chaussure à ma taille! C'est pas ça qui compte?

LUZ. Et toi, c'est comment ton nom?

ZAIA. Princesse Zaia.

LUZ. Joli nom! Quelle origine?

ZAIA. D'origine... euh... originale! Seule et unique fille d'une famille mâle et nombreuse, nourrie aux mamelles de l'exil. Au lait épais de la différence! Un cliché à moi toute seule... pour mon plus grand bonheur. Avec un passé comme le mien, impossible de ne pas avoir un cœur grand comme une patinoire. Je comprends et je sens les p'tites âmes en peine à des kilomètres à la ronde! Un vrai radar! D'ailleurs, monsieur, si j'peux m'permettre...

LUZ. Tu comprends?

MANOLO. Rien du tout.

LUZ. Ils ne voient plus que le côté positif des choses!
Posi-posi-positif. J'ai réussi, ah! J'ai inventé la machine à positiver! Et tu me l'as construite!

Zaia et Noé ramassent les boîtes de conserve qui jonchent le sol devant le manège puis lisent les étiquettes.

ZAIA. Peur de perdre ! Peur de mon père...

NOÉ. ...du vide, peur de mourir, de grandir, de vieillir, de grossir...

ZAIA. ...peur de ce que pense de toi le moindre quidam !... moi, c'était pareil !

MANOLO. Vous amusez pas à les ouvrir, hein ! J'ai pas l'intention de courir après vos peurs pour les remettre en boîte.

LUZ. Manolo. Qu'est-ce que tu vas te mettre pour l'inauguration ? Ton costume ? Non. Trop chic. Pas du tout approprié. Ta chemise bleue et ton...

MANOLO. Luz ! C'est hors de question ! Tu sais bien... pour la technique, tout ce que tu veux, mais pour le public, la billetterie, le boniment et tout le tralala, compte pas sur moi.

LUZ. Écoutez. Demain, c'est l'inauguration. J'ai l'impression que vous êtes assez motivés pour rameuter la moitié de la ville. Et puis, seule, je vois mal comment je pourrais m'occuper de tout. Qu'est-ce que vous en pensez ? À moins que vous ayez d'autres projets pour l'été, évidemment !

Ils répondent en chœur.

NOÉ. Oui!

ZAIA. Non!

LUZ. Non ça ne vous intéresse pas? Vous avez d'autres projets?

NOÉ et ZAIA. Non!

LUZ. Bon! Et toi, qu'est-ce que t'en penses?

MANOLO. Ouais. Je dis pas non.

LUZ. Bravo. Vous êtes engagés!

NOIR

Michel Moulin

Pavot

Lauréat du Prix SSA 2005 à l'écriture théâtrale

Personnages

Pavot
Matthias
Éléonore
Doc
Wolfi
Horn

*La grosse lampe balance au-dessus de l'espace. Sa lumière
crue le modèle autrement à chaque passage, au fur et à
mesure que faiblit l'oscillation.*

Ils sont là – tous.

Immobiles.

Éléonore, Doc, Horn, Wolfi.

L'élégante plastique du piano à queue.

Rien d'autre.

Ne se regardent plus.

Ne bougent plus – attente.

Ne rêvent plus.

Rien ne se passe. Que le temps – long.

Et le silence.

*Puis la discrète naissance du geste – le cigare du Docteur,
la main de Wolfi qui effleure le clavier.*

Soudain –

quelques mesures avant la mélodie –

ils ont perçu

ils écoutent, tendus...

Comme un outrage, le rire d'une fille – cascade cristalline

Là, dehors, tout près...

*Dans le milieu du mur, au jardin, une lourde porte à
double battant – peinture écaillée et métal rouillé.*

*Matthias et Pavot surgissent – rire et vie – d'un autre
monde.*

*Il se plante là, devant eux.
Les regarde.
Elle rit – à n'en plus pouvoir.
On la croirait ivre.
Crispation.
L'œil fixe du Docteur sur eux.
Le sourire de Matthias.
Le rire de Pavot.
L'ombre des autres.
La lampe s'est immobilisée.
Doc détourne la tête –
Horn se précipite sur Pavot et la gifle.
Le silence. La gêne.
Le sourire de Matthias.
Les larmes retenues de Pavot.
La musique de Wolfi, enfin – timide.*

Matthias relance doucement l'oscillation de la lampe. Doc revient à son cigare, le prépare, l'allume...

DOC. Bonjour, Matthias.

MATTHIAS. Doc.

DOC. Qu'est-ce que c'est ?

MATTHIAS. Objet de plaisir.

DOC. Que fait-elle ici ?

MATTHIAS. Objet de plaisir luxueux.

HORN. Pute ?

PAVOT. Propriété privée. Rapporte rien. Coûte beaucoup.

HORN. Pute. Tarif ?

MATTHIAS. Son poids en or.

HORN. Prix d'ami ?

MATTHIAS. Son poids en or à poil et à jeun.

HORN. Tu es à jeun ? Alors à poil !

PAVOT. Sont drôles, tes amis !...

HORN. À poil, j'ai dit !

PAVOT. Mais !...

D'un geste, Horn arrache sa robe à Pavot. Matthias glisse entre elle et lui – violence contenue...

MATTHIAS. Usage strictement personnel. Pas toucher. Regarder, seulement. Et sans trop insister. Clair ?

ÉLÉONORE. Matthias. Horn. Ça suffit. (...) Cette fille ne peut pas être ici, Matthias. Tu le sais.

La veste de Wolfi pour la nudité de Pavot...

MATTHIAS. Éléonore! Pardonne-moi de ne pas t'avoir encore serrée dans mes bras.

ÉLÉONORE. Si tu y tiens un tout petit peu, tu sais ce qu'il te reste à faire.

MATTHIAS. J'ai toujours apprécié ton humour, Éléonore.

ÉLÉONORE. Matthias! Tu connais la Sainte Règle. Elle est aussi valable pour toi.

MATTHIAS. Cette petite fleur affole mes sens au-delà de tout espoir, je te l'avoue. Pourquoi ne pas se satisfaire tout simplement de ça?

HORN. Bute-la.

PAVOT. Qu'est-ce qu'il dit?

DOC. Nous t'attendions, Matthias.

MATTHIAS. Mais je suis là, Doc! (...) Ravis de me revoir, on dirait.

DOC. Nous t'attendions.

MATTHIAS. Eh bien, j'y suis! Et nous voilà enfin tous réunis. Presque tous... C'est un conseil de famille? Alors je ne suis pas le dernier.

DOC. Tu as mis beaucoup de temps. Nous craignons le pire.

MATTHIAS. Le pire ? Pour vous ou pour moi ? (...)
Le bateau a pris un peu de retard – un petit grain, au large. Quand nous avons débarqué, vers la minuit, personne ne nous attendait. Un contretemps. C'est ce que je me suis dit, sans doute un contretemps. Vous n'aviez pas reçu mon télégramme ? Enfin !... Nous sommes allés tout droit à la Pharmacie. C'est bien ce qui était convenu, n'est-ce pas ? Personne au port, contact à la Pharmacie. Elle avait brûlé – explosé, plutôt, avant de brûler. Il ne restait qu'un trou noir béant sur le pavé, au bas de la façade blanche... Vous avez des nouvelles du Professeur ? Je veux croire qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux. (...) Bref – et en désespoir de cause –, nous avons fait un saut au Black Bird. C'était fermé. Drôle, hein ? à... – quoi ?... – une heure du matin ! Sur les portes – devant, derrière – on avait apposé les scellés. La vitrine était brisée, le grillage tordu. Des taches, par terre – dans la pénombre on aurait dit du sang... (...) Lola ne chante plus au Black Bird ? Depuis quand ? Où est-elle ?

HORN. Tu es en retard, Matthias.

MATTHIAS. Ah bon ? J'en suis navré, mon vieux. Je me suis pourtant levé à temps, je t'assure. Mais cette créature aphrodisiaque m'a rejoint sous la

douche – je ne te fais pas un dessin... (...) Salut Wolfi. Comment ça va?... Non, ne t'arrête pas. Joue... J'aime bien quand tu joues... Ça fait un sacré bout de temps!... Vas-y!... Il me revient des... – ouais!... Du bon comme du mauvais... Ma petite sensibilité à moi, sans doute... (...) Où sont-ils?... Hein, Wolfi?... Le Professeur?... Et le patron du Black Bird... – comment déjà?...

WOLFI. Jack. Monsieur Jack.

MATTHIAS. Jack, c'est ça! Tu n'as pas une idée? Et ma sœur?... Tu n'as pas vu Lola? Vous vous entendiez si bien. Tu ne sais pas où est Lola? (...) Et Ernst! J'oubliais Ernst!... Oh! lui, c'est vrai: il doit être en Irlande. Affaire difficile, l'Irlande. Mais on peut lui faire confiance. Il fait le poids, Ernst. (...) Et Monseigneur? Il est pas en retard? Pas son genre... Où est-il? (...) Je t'ai posé une question, tu n'as pas entendu? (...) Wolfi, nom de Dieu! Réponds! Où est Dom Markadès?

WOLFI. Matthias...

MATTHIAS. C'est bon, Wolfi... Excuse-moi. C'est bon... (...) Éléonore... Où est Dom Markadès? Où est ton mari? Comment se fait-il qu'il ne soit pas là?

ÉLÉONORE. Je t'en prie, Matthias...

WOLFI. Matthias...

MATTHIAS. Oui, Wolfi ?

WOLFI. Écoute...

MATTHIAS. Je t'écoute, Wolfi. Parle.

WOLFI. La... La fille...

MATTHIAS. Pavot. C'est son nom. Et il me plaît bien. Pavot.

WOLFI. Si elle... – on ne peut pas, tu le sais bien.
Faut que... – je t'en prie ! Ne nous oblige pas à... !

MATTHIAS. Qu'est-il arrivé au Professeur ? Et Lola ?
Où est-elle ? Où est ma sœur ?

HORN. Te fous pas de nous, Matthias. La Règle, c'est la Règle. Pour toi comme pour les autres.

WOLFI. Pas vrai, Matthias ? Après, on pourra parler.

MATTHIAS. Oui, bien sûr, la Règle – la Sainte Règle !... Le bateau prend l'eau et vous vous inquiétez de l'horaire qui ne sera pas tenu !... Quand je suis parti – il y a... ! – vous étiez déjà morts. Maintenant, vous êtes pourris. Et vous ne me faites plus rire. Où est Dom Markadès ? Où

est-il ? Et les autres ? Que se passe-t-il ? Qu'est-il arrivé ? (...) Mais répondez, à la fin !

HORN. Non. La Règle d'abord. La Sainte Règle, Matthias ! Pour qui tu te prends ?

DOC. Il a raison, Matthias.

ÉLÉONORE. Matt...

MATTHIAS. Oui, Éléonore ?... Tu veux me dire quelque chose ?

ÉLÉONORE. Il y a... – tu te rappelles, Matthias... – comme aujourd'hui, exactement. Tu l'aurais fait, n'est-ce pas ? Tu n'aurais pas hésité – au nom de la Règle !

MATTHIAS. Tu m'en veux encore, Éléonore ? Je ne croyais pas.

ÉLÉONORE. Je ne t'en veux pas.

MATTHIAS. C'était un autre temps – j'ai fait ce que je devais faire. Un autre temps, Éléonore ! Tout était différent.

DOC. Non, Matthias. Rien n'a changé. Pas pour nous. Rien, entends-tu ? Tu as trop voyagé. Trop souvent loin de nous. Tu as oublié.

PAVOT. Ils ont quoi, Matthy ? Qu'est-ce qui se passe ?

MATTHIAS. C'est rien, Pavot. Un peu de poussière.
Juste un peu de poussière...

PAVOT. J'ai envie de m'en aller. C'est pas drôle ici.

MATTHIAS. Deux-trois choses à régler, et...

PAVOT. Qu'est-ce que vous vouliez dire, tout à l'heure? Que s'est-il passé il y a longtemps? Qu'a-t-il fait?

ÉLÉONORE. Ça n'a plus d'importance. Rien. Rien...

PAVOT. Rien?... Je vois ce que c'est.

ÉLÉONORE. Vous ne voyez rien du tout! Vous vous trompez, je vous assure. Vous ne pouvez pas savoir...!

PAVOT. Ne vous en faites pas, je ne suis pas jalouse.

ÉLÉONORE. Mais non!... Vous ne pouvez pas comprendre – vous ne pouvez même pas imaginer! C'est tellement...!

DOC. Matthias. Qu'on en finisse à présent.

PAVOT. Ils sont tous cinglés, ici? À quoi on joue?

HORN. On ne joue pas.

MATTHIAS. Je n'aurais pas dû t'emmener ici, Pavot.
Mieux vaut... Allons-nous-en.

WOLFI. Matthias! Tu es fou!...

MATTHIAS. À ma manière, oui. Et ça ne vous avait
jamais tant déplu.

Matthias fait mine d'emmener Pavot...

ÉLÉONORE. Ne fais pas ça, Matthias!

MATTHIAS. Mes amitiés, Éléonore.

Doc ordonne d'un geste – tout se précipite, s'entremêle, s'entrechoque...

HORN. Wolfi!

... Wolfi bondit sur Matthias, l'immobilise d'une clé au bras et lui colle le canon de son revolver sous le menton...

WOLFI. M'en veux pas, Matthias!... M'en veux pas!... Fais pas le con!... Tu sais que je suis obligé! Tu le sais!... C'est ta faute!... M'en veux pas!...

... tandis que Horn maîtrise Pavot terrifiée qui s'était précipitée en tous sens – acier tranchant soudain jaillit dans la main de l'homme.

Pavot – spasmes, vocables inaudibles. Pavot sanglots...

MATTHIAS. Horn! Je te tuerai! Je te tuerai, tu entends!

Pavot, le fer sur la gorge...

DOC. Horn. (...) Matthias... Tout cela m'embête – aujourd'hui particulièrement. Mais, s'il le faut, je ne reculerai pas. Tu le sais.

MATTHIAS. Salauds...

DOC. La Sainte Règle, Matthias. Tu en es le gardien, comme nous tous. Pour jamais! Tu savais qu'en montrant à cette fille le chemin qui mène ici, tu la condamnais, puisqu'elle n'est pas des nôtres. Pas encore – tu es seul juge.

ÉLÉONORE. J'étais là, comme elle, Matthias. Exactement. C'est toi qui tenais le couteau. Tu l'aurais fait, Matthias? Tu l'aurais fait.

Haute tension...

DOC. Matthias?...

... puis ce souffle...

MATTHIAS. Mes pairs... (...) Mes pairs, enten-dez, s'il vous plaît, la requête que je fais/ Que votre volonté s'accorde à la mienne/Que votre aval scelle pour jamais le lien sacré que je veux nouer entre l'homme que je suis et la

femme que voici/Mes pairs, accordez, s'il-vous-plaît, la requête que je fais.

DOC. Je l'accorde et je le veux.

WOLFI. Je l'accorde et je le veux.

HORN. Je l'accorde et je le veux.

MATTHIAS. Merci, mes pairs, je vous rends grâce/Pavot, toi que je choisis entre toutes/Toi que je veux protéger par mon nom et par mon corps/Toi que je veux pour unique compagne des jours et des nuits qui me sont accordés/Acceptes-tu pour jamais de lier ton sang au mien ?

PAVOT. ...

HORN. Oui, je l'accepte et je le veux...

PAVOT. Ou... Oui... – je...

HORN. ... je l'accepte et je le veux...

PAVOT. ... je l'accepte et... je le veux...

DOC. Que le serment soit prononcé et consacré.

WOLFI. Ici, Doc ?

DOC. On l'on peut tuer, on peut bénir. Le temps est compté.

*Comme une détente...
Wolf relâche Matthias et range son arme. Horn aide
Pavot à se relever – tremblante, hébétée, elle tient à
peine debout...*

Qui sera la marraine de cette femme ?

ÉLÉONORE. Moi.

DOC. Approche et dis justement qui tu es.

ÉLÉONORE. Je suis Éléonore, fille d'Andréas et
d'Éléonore/Comme eux, gardienne de notre
Sainte Règle.

DOC. Qui sera le parrain de cet homme ?

WOLFI. Moi.

DOC. Approche et dis justement qui tu es.

WOLFI. Je suis Wolf, fils de Wolf et de Carla/
Comme eux, gardien de notre Sainte Règle.

DOC. Allez et soyez ainsi reconnus/Allez et guidez
leurs pas. (...) Matthias, acceptes-tu sur l'hon-
neur de prendre pour compagne la fille devant
nous présente/De la guider et de la préserver, elle
et votre descendance, pour les jours et les nuits
qui vous sont accordés/Que ces temps soient
d'aisance ou de disette, d'heur ou de malheur ?

MATTHIAS. Oui, je le veux et qu'il en soit ainsi.

DOC. Pavot, acceptes-tu pour seul compagnon l'homme devant nous présent ?/ Veux-tu le suivre en tout lieu et en toute chose ?/ Garderas-tu sauf son honneur et magnifieras-tu votre union par ta fécondité ?

PAVOT. Oui...

ÉLÉONORE. Oui, je le veux et qu'il en soit ainsi...

PAVOT. ... je le veux...

ÉLÉONORE. ... et qu'il en soit ainsi...

PAVOT. ... soit ainsi...

DOC. Je vous déclare désormais mari et femme.

TOUS. Qu'il en soit ainsi.

DOC. Que dans l'avenir, seule la mort puisse rompre ce lien.

TOUS. Qu'il en soit ainsi.

DOC. Que la fécondité comble votre union.

TOUS. Qu'il en soit ainsi.

DOC. Allez. Et qu'en toute chose, la Sainte Règle
guide vos actes.

TOUS. Qu'il en soit ainsi.

Musique, cigares, alcool... – l'esquisse d'une fête obligée...

WOLFI. Matthias, tu te rappelles?... Tu aimerais,
Matthias?

HORN. Sûr que ça lui plaira, Wolfi. Sûr!...

WOLFI. La nuit accroche ses mystères
Au rouge appât de la lanterne
En haut du porche de l'hôtel
On croise à sa porte discrète
Des hommes en noir, des légionnaires
Quelques bourgeois et des poètes

Au salon bleu, Madame Mère
Ordonne aux amours éphémères
De ses nymphes enchanteresses
Nina girofle, Amande amère
Mona jasmin, Lio genièvre
Piment d'Elsa, musc Anabelle

D'entre elles toutes je préfère
Larme d'absinthe, mon rituel
Chloé de poivre et de cannelle
Qu'aux doux combats des nuits d'ivresse
Je livre rêves et sommeil
Chloé ma flamme, ma déesse

Petit matin à la rue fraîche
Dérive errant, le cœur en peine
Ai dit en vain Chloé je t'aime
La nuit décroche ses mystères
Du rouge appât de la lanterne
En haut du porche du bordel

Cigares, alcool – volutes...

Esquisses...

Eux par là. Elles ici – Pavot hors le temps...

ÉLÉONORE. Je sais ce que tu ressens... – ou, plutôt, ce que tu ne ressens plus. Toute vide, toute... – je sais. (...) Comme aujourd'hui. Exactement... – j'étais innocente encore! Innocente. Lui, il avait bien dix ans de plus. Je l'aimais – ça ne se commande pas, n'est-ce pas? C'est comme ça. (...) Tu l'aimes? Je l'aimais. Lui aussi m'aimait. Je l'aime toujours. Lui aussi. Comme au premier jour. Evan Markadès! Il est devenu notre Guide. « Monseigneur » – on l'appelle « Monseigneur » – Monseigneur Markadès. C'est arrivé peu après notre mariage. Avant, c'était Monseigneur Armen. Il s'est fait...! (...) Evan Markadès!... Le seul homme que j'aie connu...

PAVOT. Ah?

ÉLÉONORE. Toi, tu en as connu, des hommes, hein? Toi, tu as eu le temps de vivre.

PAVOT. Vivre?...

ÉLÉONORE. Écoute... Je voulais te dire... – pour ce qui s'est passé... Ils l'auraient fait, tu sais. Ils t'auraient...! Doc, Horn, faut pas leur en vouloir. Ils n'ont pas le choix. La Règle – la Sainte Règle. Si on ne s'y tient pas, c'est la fin. Dehors, ils nous tueraient tous – comme des chiens. Jusqu'au dernier.

PAVOT. Qui? Quoi?...

ÉLÉONORE. Dehors – dans la rue – n'importe où. Ils guettent, ils attendent. Ils sont partout. C'est pour ça que personne ne doit connaître nos sanctuaires. Tu comprends? Autrement...! On n'a pas le choix.

PAVOT. Ici aussi?... Alors, ça continue.

ÉLÉONORE. Qu'est-ce qui continue? De quoi parles-tu?

PAVOT. Rien. Sans importance. Je vous assure – autre histoire, autre temps.

ÉLÉONORE. Tu peux me tutoyer, tu sais. (...) Pas très gai, hein, pour un mariage?... Pour moi – pour mon mariage – il y a eu une grande fête! Trois, quatre jours – je ne sais plus! C'était beau! C'était...! Il y avait du monde. Beaucoup! Beaucoup plus que... Anton avait loué un yacht qui descendait le fleuve...

PAVOT. Ils vous ont quittés ? Ils sont partis ?

ÉLÉONORE. Partis, oui !... Partis au bout du quai,
les pieds dans une chape de béton – plouf !...
Partis au coin de la rue – éclair de lune sur le fer
poli d'une lame... Partis au large d'un caniveau,
naviguer sur une mare de sang – quelques trous
entre cœur et gorge... Partis.

PAVOT. Vous... – tu dis ça... !

ÉLÉONORE. Pourquoi l'as-tu suivi ?

PAVOT. Je ne savais pas où aller. (...) Ce n'est pas
vrai. Si. De toute façon... !

ÉLÉONORE. Il ne t'a pas prévenue ? Il ne t'a rien
dit ?

PAVOT. Non.

ÉLÉONORE. Cela ne m'étonne pas vraiment. Et tu
n'as rien demandé ?

PAVOT. Les questions n'ont pas toujours de ré-
ponse.

DOC. Pas toujours.

PAVOT. Ne vous en faites pas pour moi. Nager en
eau trouble, j'ai l'habitude.

DOC. Ça n'a pas toujours été comme ça, tu sais. Splendeurs, fastes et rivières de perles! Nous étions grands, respectés – craints! Nous avions le temps de vieillir... Champagne!... Aujourd'hui?... Poussière. Néant. Rien!... Nous n'existons pas, tout simplement. Tu comprends? Des bouchons jetés au caprice de l'océan. Nous ne connaissons plus que les passeports de complaisance, les ports de nuit et les trains au long cours!... Nous n'avons même plus de sépulture – et pas toujours la fosse commune. Ah! Pavot!... J'aime bien ce nom-là. Dans quelle famille viens-tu d'entrer? Auras-tu seulement le temps de la connaître?

ÉLÉONORE. Taisez-vous!

DOC. La peste est sur nous. C'est une goulue. Ne rêvons pas, Éléonore – rien ne l'arrêtera. Regarde, Pavot... – combien étions-nous déjà?... Regarde ceux qui restent. Ils sont tous là.

ÉLÉONORE. Ce n'est pas vrai! Pas tous! Vous n'avez pas le droit!... Il reviendra, je vous dis!... Il reviendra...

MATTHIAS. Éléonore...

ÉLÉONORE. Laisse-moi!...

MATTHIAS. Calme...

ÉLÉONORE. C'est à cause de toi, Matthias! C'est toi qui devais aller là-bas. Pas lui. C'est ta faute!...

MATTHIAS. Aller où? Faire quoi? Qu'est-ce que tu veux dire, Éléonore? Je ne comprends rien.

HORN. Dublin.

MATTHIAS. Dublin? Dom Markadès est allé à Dublin? Pourquoi? C'est le territoire de Ernst – il a tout crédit pour agir, là-bas. Pourquoi Monseigneur y est-il allé? C'est contraire à toutes les règles de sécurité.

DOC. Tu n'as pas reçu de télégramme, Matthias?

MATTHIAS. Si, Doc – un seul. Et comme Surabaya n'est pas la porte à côté!...

WOLFI. Un seul?

MATTHIAS. Un seul. Et qui datait de près de quinze jours quand on me l'a remis. Que s'est-il passé?

HORN. Une saloperie. Un sale coup. Monseigneur t'a rappelé. Il a envoyé câble sur câble. Mais rien! Zéro! Pas le plus petit signe de vie! Pensez: Monsieur s'envoyait en l'air dans les bordels de Surabaya!

MATTHIAS. Tu ne t'améliores pas, Horn. Ça devient lassant.

ÉLÉONORE. Matthias!... Qu'est-ce que tu faisais à Surabaya?

MATTHIAS. Tu t'y mets aussi?

ÉLÉONORE. Dis-nous tout, Matthias. Tout. S'il te plaît.

MATTHIAS. Mais...! Qu'est-ce que tu veux que je te dise?...

WOLFI. Vaut mieux nous dire, Matthias – qu'on se fasse une idée. Ce n'est pas clair, tu comprends? Il y a un sacré bout de temps que tu devrais être revenu et...

MATTHIAS. Tout le monde le sait, ici: j'étais à Surabaya pour y traiter nos affaires!

DOC. Monseigneur a été... Il a disparu, Matthias.

MATTHIAS. Disparu? Comment, disparu?

DOC. Alors, ton retard – ton silence... Tout ça est bien étrange, n'est-ce pas? Étrange... Nous devons être sûrs. Que faisais-tu à Surabaya?

MATTHIAS. Horn vous l'a dit: la tournée des bordels! Qu'est-il arrivé à Dom Markadès?

DOC. Étais-tu réellement à Surabaya? Tout ce temps, je veux dire.

MATTHIAS. Ah. Je vois. Message reçu. Compris.
Demandez à Pavot.

PAVOT. Hein ?

MATTHIAS. Demandez-lui ! Puisqu'elle est des
nôtres désormais, elle vous répondra aussi bien
que moi.

PAVOT. Matthy !...

MATTHIAS. Allons, Pavot. Parle. Dis-leur. Ne cache
rien. Surtout, n'ometts aucun détail – ils adorent
qu'on leur raconte de belles histoires !

PAVOT. Mais qu'est-ce que je dois... ?

MATTHIAS. S'il te plaît.

PAVOT. Tout ?...

MATTHIAS. Tout.

PAVOT. Ben... Je ne sais pas par quoi...

(...)

D'abord...

D'abord, il y a eu Monsieur – un type de là-bas.
Un type bien, hein ? Je lui dois beaucoup. Sans
lui, j'aurais sûrement crevé dans ce trou, parce
que... – je passe les détails !...

C'est lui qui m'a appelée Pavot. Avant, je

m'ap... (...) C'est quelqu'un d'important, Monsieur. Toujours entouré d'hommes et de flingues, toujours à courir d'un bout de l'île à l'autre et même au-delà. On racontait qu'il voulait tout chambouler dans le pays. La police et l'armée l'avaient à l'œil. Les autres aussi. (...) Il m'emmenait à ses rendez-vous – pas tous, les officiels, surtout. Je buvais des cocktails avec les Numéros Deux pendant que Monsieur complotait avec les Numéros Un. Des fois, il m'oubliait pour la nuit dans le lit du Numéro Un. Ça faisait bon poids dans la balance – pas beaucoup de blanche sur le marché, là-bas. Tout ça pour dire que ce n'est pas dans un bordel que j'ai rencontré Matthias. C'est dans une fête – mondain et tout, robes de soie, smokings et souliers vernis. Une immense propriété au bord de la mer. (...) Je m'ennuyais. Je faisais tapisserie. Monsieur servait des messes basses dans les coins. Puis on est venu me chercher. On m'a conduite sur une terrasse. Monsieur y était seul avec un homme – un Blanc. C'était Matthias. Ils parlaient – ils se sont tus quand je suis arrivée. Ils m'ont regardée... (...) Je n'ai pas compris quand Monsieur a dit à Matthias : « Petit cadeau pour vous. Prenez-en bien soin. Ne le perdez surtout pas ». Je n'ai toujours pas compris quand il m'a dit avant de retourner à la fête : « Adieu, Pavot. Merci ». Je n'avais pas compris qu'il m'avait donnée à Matthias – je veux dire donnée réellement...
Monsieur!... Je ne l'ai jamais revu...
(...)

Bref, puisque j'étais là pour ça... La nuit était chaude – les nuits sont toujours chaudes, là-bas. Les fleurs embaumaient – les fleurs embaument toujours... (...) J'ai balancé ma robe – pure soie! Je n'ai gardé que ma peau. Matthias ne bougeait pas. Il me regardait... Comme une caresse... – je me rappelle bien. J'étais presque troublée... (...) Je me suis approchée... (...) Il a souri – sa main sur ma joue... Il m'a dit de me rhabiller, que ce n'était pas le moment... J'étais un peu...

Et puis, tout s'est mis à tourner très vite... Trop vite...

(...)

Les soldats sont arrivés – des centaines – il y en avait partout. Il y a eu de la bagarre, des cris, des coups de feu. Matthias m'a entraînée à travers les jardins. Il a volé une voiture. On a foncé dans la nuit. Il a conduit comme un dingue à travers les faubourgs, à travers la ville. Au port, on a abandonné la voiture – trop voyante. Je lui ai dit de me laisser, que je me débrouillerai bien toute seule. Je crois que je pleurais... Il m'a empoignée par les épaules, il m'a secouée – il a dit: «Le Chinois! Conduis-moi chez le Chinois!» Alors j'ai compris, le «cadeau» et tout ça... (...) Monsieur était du genre prévoyant. Il avait organisé des «sorties de secours» comme il disait – des moyens de quitter l'île en douce. Un jour, il m'avait dit: «Si je te confie un ami et que ça tourne mal, emmène-le chez le Chinois». (...) On est repartis dans la nuit puante du port. On

a marché – marché!... J'en avais marre!... Et la peur qui me nouait le ventre!... Quand on croissait une patrouille, Matthias m'enlaçait – comme des amoureux... (...) Il commençait à faire jour quand on est arrivés chez le Chinois. Il n'avait pas l'air surpris – comme s'il nous attendait. «C'est lui?» «C'est lui». C'est tout. Je ne comprenais plus... J'étais à bout... – toutes ces choses dans ma tête qui...! Plus la force d'avoir peur. Plus la force de m'enfuir...

(...)

Dix jours on est resté enfermés dans un petit réduit caché sous la maison du Chinois – pas d'air, la chaleur et l'eau qui clapotait sans arrêt tout autour, cette odeur de pourriture!... Les soldats fouillaient la ville. Ils ont fouillé la maison. Je n'en pouvais plus. Je voulais partir – rien à foutre de cette histoire! Si on en voulait à ce type, ça ne me regardait pas. J'avais fait ce que j'avais à faire. Je l'ai supplié, j'ai crié, j'ai pleuré!... Il n'a rien voulu savoir – juste sa main sur ma nuque pour me calmer.

Sa main sur ma nuque...

Et puis le Chinois est revenu – ce n'est pas lui qui nous apportait à manger, c'était une vieille femme muette. Il est revenu avec les passeports. J'ai compris le «cadeau»... Madame et Monsieur Smolett, industriel, en voyage de noces!... Me marier avec Matthias, j'ai l'habitude!... (...) On nous a emmenés sur une petite barque jusqu'à une jonque qui attendait au large. Nuit d'encre. Et les gardes-côtes qui

passaient tout près!... Cent fois, j'ai cru qu'on allait se noyer!...

La jonque est partie. Sans bruit.

Adieu, Surabaya!...

(...)

Des jours, des jours et des jours au milieu des pirates chinois qui me regardaient de travers – une femme à bord, ça porte le mauvais œil!... Toutes les nuits, l'ombre des canonniers sous la lune... (...) Un matin, la jonque était à l'ancre dans un grand port – «Singapour» a dit Matthias. Là, Madame et Monsieur Smolett ont embarqué sur un grand bateau tout blanc qui partait pour l'Europe! Et en première, s'il vous plaît!...

Comme un poids qui...!

Alors, champagne!

Et comme il n'y a rien à faire dans ces grands bateaux-là – on s'est offert une sacrée belle lune de miel. Pas vrai, Matthy?...

MATTHIAS. Merci, Pavot.

Laisser passer l'ange...

HORN. Faut pas nous en vouloir, Matthias...

WOLFI. C'est vrai. On ne pouvait pas savoir, tu comprends? Avec tout ce qui nous...! C'est con! On s'était imaginé...

MATTHIAS. Ça va!...

WOLFI. Matthias...

HORN. Écoute, on va pas...!

MATTHIAS. Vos gueules!

*L'ange à nouveau qui passe...
Et puis – notes espacées, timidement frappées dans le silence
– Wolfi. Un fredonnement – sa voix qui égrène une
mélodie. Et la chanson qui naît – comme un souvenir...*

WOLFI. Courtisane
Courtisane et fleur de rêve
Sous le strass et la lumière
Porte au cœur un flux de sève
Œillade et patchouli
Satin feu sur guêpière
Dentelle et bas résille
Frou-frou à la jarretière

Courtisane
Courtisane et fleur de rêve
Sous le strass et la lumière
À l'homme apporte la fièvre
(...)

*La note un instant suspendue – la main de Matthias sur
l'épaule de Wolfi...*

MATTHIAS. Comment va Lola?...

WOLFI. Tu as reconnu la chanson ? Je l'aimais bien aussi. « Courtisane et fleur de rêve/Lalalalalalala... » Je ne dis pas ça parce que c'est moi qui l'ai écrite, hein ? Non – elle la chantait bien. Vraiment.

MATTHIAS. Wolfi...

Les doigts précis frappent le clavier...

WOLFI. Elle t'a attendu, Matthias – elle croyait que tu étais revenu, que tu te cachais quelque part dans la ville... Elle a attendu tout ce qu'elle a pu attendre...

MATTHIAS. S'il te plaît.

WOLFI. ... longtemps, Matthias. Dieu, qu'elle t'a attendu!... Elle savait que tu... (...) Elle n'a plus mal, maintenant. Plus mal...

MATTHIAS. Wolfi...

WOLFI. ... plus mal, Matthias... Elle avait raison : tu es revenu. Juste un peu trop tard, c'est tout. Mais elle savait que tu reviendrais...

MATTHIAS. Tu déconnes, Wolfi. Hein ? tu déconnes!...

WOLFI. Elle n'a plus mal, maintenant. Je t'assure. Elle n'a plus froid. Elle ne sent plus le froid.

MATTHIAS. Wolfi, nom de Dieu ! Qui ?

DOC. Écoute-moi, Matthias...

MATTHIAS. Je ne fais que ça !

DOC. Tu as confiance en moi, n'est-ce pas ?

MATTHIAS. Confiance ?...

DOC. Je vais te dire. Tout. Ce n'est pas facile, tu sais...

WOLFI. Non. Docteur, s'il te plaît ! Laisse. C'est moi qui dois lui dire. Je le dois. Moi. Moi seul.

MATTHIAS. Toi seul ?

WOLFI. Tu... – tu me tueras après si tu veux. Mais laisse-moi parler...

Pavot près de Matthias – la main de la jeune femme prend celle de l'homme, la porte à sa bouche...

MATTHIAS. Non, Pavot. Pas cette fois. Ça ne te regarde pas.

PAVOT. Si, Matthias, ça me regarde. Sinon je ne connaîtrai jamais Lola – ta sœur – la mienne désormais.

MATTHIAS. Tais-toi!...

PAVOT. Elle faisait tellement partie de toi que je veux savoir – comme toi. J'en ai le droit – comme toi. Laisse-le dire.

(...)

WOLFI. Minuit. C'était minuit – à peu de chose près...

Minuit...

Il y avait du monde – plus une table de libre. Il marchait bien, le Black Bird. Il a toujours bien marché. On faisait un bon chiffre et Lola faisait un tabac. Tous les soirs! Les autres aussi, hein! Mais Lola!... Ils venaient pour elle. Sûr qu'ils venaient pour elle!...

C'était minuit... – tout s'est passé très vite. Très vite...

Ils sont arrivés par-derrière comme par-devant. Quatre, cinq mecs, pas plus – il n'y avait qu'une voiture. Ils ont éclaté la tête du portier... C'était juste avant l'entrée de Lola – elle était encore dans sa loge. J'étais dans les coulisses. Smoking et champagne. Je rigolais avec les travelos...

Très vite...

Coups de feu dans la salle – coups de feu et cris. Je n'ai pas eu le temps de réaliser que je vois deux types dans le couloir des loges. Ils avaient un projecteur dans la gueule – c'est pour ça qu'ils ne m'ont pas vu. C'est comme ça que je les ai eus. Mais trop tard. Ils étaient juste devant la porte de Lola quand elle a ouvert. Ils

ont été surpris, ils se sont retournés, ils ont tiré – en même temps que moi. Je les ai eus, Matthias! Je te jure! Je les ai eus! Ça pardonne pas quand j'aligne un mec, tu le sais! Précis, comme sur le piano... Mais c'était trop tard. Ils avaient tiré. Une putain de petite seconde trop tard!...

Lola était debout contre le mur de la loge, dans sa robe de taffetas rouge, les bras le long du corps. La mitraille avait tout haché autour d'elle qui me regardait comme si je tombais de la lune. J'ai cru qu'elle n'avait rien, qu'elle était choquée, c'est tout. Je te jure!

— Ça va, elle me dit. C'est rien...

— Sûre? je lui demande.

— Ça va...

À côté, ça gueulait, ça canardait – fallait faire vite. Je l'ai fait passer par la porte du réduit – celle qui donne sur l'impasse. Je lui ai dit de se planquer dans les poubelles et de m'y attendre – fallait que je voie ce que je pouvais encore faire pour les autres...

(...)

C'était foutu...

Morts, blessés, cris, fumée, sang – panique. Jack s'était fait scier en deux par une décharge. Le barman avait encaissé en même temps que lui. J'étais seul. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse? À peine si j'ai eu le temps de me planquer quand ils ont balancé leur bombe. C'était foutu. Alors, je suis...

(...)

Lola n'était plus dans l'impasse. Ils n'avaient pas pu la trouver, pas pu l'emmener, ça c'est sûr – ils se sont tirés trop vite. Elle avait disparu... J'ai cru que je devenais fou!... Et les sirènes des vau-tours qui fonçaient sur le Black Bird!...
Je l'ai cherchée, Matthias. Je te jure. Toutes les entrées d'immeuble, toutes les caves de ce quartier plein de flics. J'ai été partout où elle pouvait être. Et même ailleurs. J'ai cherché, cherché, mais...
Rien. Rien...
Je ne sais pas où elle a erré ces deux jours avec sa vie qui foutait le camp... Je ne sais pas comment elle a pu venir jusqu'ici...

MATTHIAS. Ici... ? Où est-elle ?

WOLFI. Matthias, mais... Tu sais bien, elle est dans...

MATTHIAS. Tais-toi !

WOLFI. On ne pouvait plus rien faire – elle était au bout, toute pâle...

MATTHIAS. Je veux la voir. Dis-moi où elle est.

DOC. Tu ne peux plus la voir, Matthias. Tu le sais très bien.

MATTHIAS. Non!... Je ne veux pas. Vous ne l'avez pas... ! Pas Lola ! Pas là-dessous ! Pas dans ce...
– pas là au fond !

DOC. Y avait-il un autre choix ?

Pavot tendresse...

MATTHIAS. Alcool... (...) Excusez-moi... Je ne sais pas ce qui m'a... – c'est tellement... ! Ce n'est rien, ça va passer – c'est fini. Excusez-moi.

L'ange...

Quelques notes aux doigts du pianiste...

WOLFI. Je ne retournerai plus à New York – Broadway a annulé la série de concerts. Londres aussi. Paris a suivi. J'ai été forcé de dénoncer les autres contrats. La tournée s'arrête ici. Je ne jouerai plus. Jamais. On m'a brisé les mains. On a cloué mon piano. On ne l'applaudira plus. Salut, l'artiste !...

DOC. Ce n'est peut-être pas le moment, Matthias, je sais. Mais...

MATTHIAS. Vas-y, Docteur !... Débonde la barrique. Son flot ne m'emportera pas. Vas-y.

DOC. On croyait... – on était persuadés qu'ils ne toucheraient pas au Black Bird. Qu'ils n'oseraient pas – trop connu, trop réputé. Le gratin de tous bords s'y pressait. Et puis... (...) L'équilibre s'est rompu. Ils ont osé. Ils l'ont fait – coup de semonce pour les indécis, coup de grâce pour

nous. Bien joué!... Après cette... – ce massacre, nous n'avons plus aucun crédit nulle part, Matthias. Personne ne lèvera plus ne fût-ce que le petit doigt.

MATTHIAS. Tout n'a pas pu s'effondrer d'un coup, comme ça – comme un château de cartes!

DOC. Tu es mort, Matthias – tu devrais l'être. Tu devrais pourrir au fond de la baie de Surabaya – une pièce de moins sur l'échiquier. Tu avais un joker dans ta manche – ils ne le savaient pas. Merci, Pavot. Tous n'ont pas eu ta chance.

MATTHIAS. Le Professeur?...

DOC. Le Professeur, oui. Et les autres. Tous les autres.

ÉLÉONORE. Non...

HORN. Ils ont eu Ernst.

MATTHIAS. Ernst?

HORN. Dans le dos, Matthias!... Dans le dos!... De face, il était trop dangereux. Alors, ils lui ont tiré dans le dos.

MATTHIAS. Ernst!... C'est arrivé à Dublin?

HORN. Dublin, oui. Il se savait menacé – ils avaient

déjà essayé. Monseigneur m'a envoyé là-bas pour le couvrir.

MATTHIAS. Et tu es toujours vivant ?

PAVOT. Matthias !

HORN. Ernst m'avait ordonné de l'attendre – tu entends : ordonné !... Il voulait pas que je l'accompagne à ce rendez-vous. Il tenait à y aller seul. Il avait ses raisons. (...) Et puis... Comme il revenait pas, j'y suis allé quand même. C'était au port, du côté des entrepôts. J'ai pas mis longtemps à le retrouver entre les fûts de bière... Dans le dos !...

MATTHIAS. Ernst !... (...) Dublin, c'était important, n'est-ce pas ? Plusieurs millions – je ne sais plus bien. Une grosse opération, en tout cas.

DOC. Capitale, Matthias. Capitale.

MATTHIAS. C'est pour ça que Dom Markadès m'a rappelé – pour que je reprenne l'affaire.

WOLFI. Oui. À Surabaya, tout était presque terminé, hein ? Le marché était conclu, tout était signé – plus que quelques détails à... (...) Tu n'arrivais pas. On restait sans nouvelles, on ne savait pas ce qui se passait... On ne pouvait pas attendre plus longtemps, tu comprends. Il n'y avait plus que Monseigneur qui pouvait encore agir à Dublin. Alors il est parti.

MATTHIAS. Et ?

ÉLÉONORE. Il... On a perdu sa trace. Il a disparu...

MATTHIAS. Disparu. Disparu, ou... ?

ÉLÉONORE. Non ! disparu !... Disparu, Matthias !...

MATTHIAS. Il n'est pas allé seul à Dublin. Logique. Quelqu'un l'escortait – quelqu'un qui connaît le terrain, bien sûr. Logique. Horn...

HORN. Qui d'autre ?

MATTHIAS. Et tu es toujours debout ! La vie ne te pèse pas trop ?

WOLFI. Attends, Matthias ! Attends ! On va t'expliquer !

MATTHIAS. De quoi te mêles-tu ? Il a besoin d'une nourrice, à présent ?

PAVOT. Matthias !

MATTHIAS. Ne te mêle pas de ça. S'il te plaît. (...)
Je t'écoute, Horn. Et prie le ciel que tes explications se tiennent.

DOC. S'il y avait une justice à rendre, Matthias, ce serait déjà fait. Tu le sais.

MATTHIAS. Alors ?

HORN. À Dublin comme à Surabaya – le même piège. Presque. Une réunion officielle. Les Numéros Un étaient tous là, les Numéros Deux aussi, et les Numéros Trois – tous mêlés à la bonne société. Le cocktail d'ouverture des pour-parlers. Ils y ont tous cru. Ils sont tous venus. Les salauds, ils ont mis le paquet ! L'armée – huit, dix camions – et les flics – les spéciaux. (...) J'attendais dehors. Je les ai pas vus venir. J'étais allé un peu plus loin pour pisser. C'est ce qui m'a sauvé. Tout a été très vite. J'ai rien pu faire. Il y en avait partout. Il y a eu des morts – Monseigneur n'était pas parmi eux. Il a pu s'enfuir. D'autres aussi. Mais les soldats se sont livrés à une véritable partie de chasse – ça a duré des jours et des nuits. Dublin était à feu et à sang. Ceux qu'ils ont pas arrêtés, ils les ont abattus.

ÉLÉONORE. Non...

HORN. Pas tous, peut-être... Je veux dire... – ce qui est sûr, c'est qu'on l'a pas arrêté.

ÉLÉONORE. Il n'est pas mort!... ce n'est pas possible ! Je ne veux pas... J'en suis sûre ! Il est vivant !

PAVOT. Éléonore...

ÉLÉONORE. Il va revenir, je vous dis!... Il va revenir... Tu entends, Horn! Salaud!... Il va revenir!...

HORN. Non.

WOLFI. Horn...

HORN. J'en ai assez de cette comédie! Assez de faire semblant! (...) Il est mort, Matthias. Et tout le monde le sait, ici. Seulement, il faut ménager les nerfs de Madame. Alors on joue les prolongations!

ÉLÉONORE. Ce n'est pas vrai!... Tais-toi! Tais-toi!...

HORN. Il est mort, Éléonore. Mort. Et tu le sais.

PAVOT. Horn...

HORN. Tu sais ce que c'est que le feu croisé de dix mitraillettes?

MATTHIAS. Tu es sûr?

HORN. Je l'ai vu. C'était fini. Dans la rue. Deux voitures et les fusils. Ils voulaient sa peau, Matthias. À n'importe quel prix. Ils ont mis le paquet. (...) Il n'y avait pas de soleil – que du sang.

MATTHIAS. Du sang...

HORN. Rien que du sang.

PAVOT. Toujours le sang.

ÉLÉONORE. Non!...

*Le cri d'Éléonore, comme amplifié, qui vrille les têtes –
jusqu'à l'insoutenable.*

La lumière fond – jusqu'au noir...

René Zahnd

Kardérah

Création de *Kardérah*, le 14 novembre 2006,
au Théâtre de la Parfumerie, Genève
Coproducteur :
Les ArTpenteurs (Suisse)
Acte Sept (Mali)
Les Intrigants (République Démocratique du Congo)

Mise en scène : Adama Traoré et Thierry Crozat
Dramaturgie : Jean-Claude Blanc
Scénographie et lumière : Michel Faure
Création costumes : Valérie Coignoux et Moussa Diabaté
Musique et composition : Corinne Galland
et Adama Daou

Avec :

Diana Landa Bavon (*Le Marchand*) – Chantal Bianchi (*La Marquise*) – Jacqueline Corpataux (*La Gueuse et Soldat 1*)
– Karim Diarra (*Le Gueux et Soldat 2*) – Maïmouna Doumbia (*La Femme-Oiseau*) – Viviane Gay (*La Princesse*)
– Drissa Koné (*Le Bouffon*) – Olivier Mäusli (*Le Voyageur*)
– Kounandy Sidibé (*La Porteuse d'eau*)

Personnages

La Femme-Oiseau – La Porteuse d'eau – La Marquise –
La Princesse – Le Marchand – Le Bouffon – Le Voyageur
– Soldat 1 – Soldat 2 – La Gueuse – Le Gueux

Personnages de la légende

(interprétés par les personnages de la pièce)

Yakim (*Le Bouffon*) – Takhar (*Le Marchand*) – Sorgah (*La Marquise*) – Cléane (*La Princesse*) – Mongo (*Le Voyageur*)

Espace

La scène est barrée par un mur avec une porte toujours fermée. Il est impossible de voir quoi que ce soit de l'autre côté.

Prologue

Tous les personnages sont en place comme pour la première scène : il y a la Porteuse d'eau, le Marchand, le Bouffon et les deux Soldats. Ils sont immobiles et silencieux. La Femme-Oiseau passe parmi eux et répand du sable par poignées. Personne ne fait attention à elle.

1. Une belle journée à Kardérah

LA PORTEUSE D'EAU. Une belle journée. Encore une belle journée qui s'achève.

LE MARCHAND. Une journée particulièrement calme. Donne-moi un verre. C'est combien ?

LA PORTEUSE D'EAU. Le prix est toujours le même.

LE MARCHAND. J'ai une idée qui devrait t'intéresser. Tu pourrais venir chez moi ce soir ?

Arrive le Bouffon.

LE BOUFFON. Ô jour de chance. Ô bénédiction des dieux. Ne vois-je pas de mes yeux éblouis le plus riche négociant de la ville ?

LE MARCHAND. Et moi de mes yeux fatigués son plus grand bavard ?

LE BOUFFON. J'apprécie et te salue. *À la Porteuse d'eau* : Et toi aussi, bienfaitrice des soiffards.

LA PORTEUSE D'EAU. Toi, tu es trop aimable pour avoir la bourse bien garnie !

Arrivent les deux Soldats.

LE MARCHAND. Alors, du nouveau ?

SOLDAT 1. Nous faisons

SOLDAT 2. notre

SOLDAT 1. ronde.

LE BOUFFON. Votre ronde ?

SOLDAT 1. Affirmatif

SOLDAT 2. tif.

LE BOUFFON. Alors pourquoi marchez-vous tout droit ?

LA PORTEUSE D'EAU, *aux Soldats*: Ne faites pas attention. Tenez, voilà un verre pour chacun!

SOLDAT 1. Merci

SOLDAT 2. beaucoup

SOLDAT 1. coup.

LE BOUFFON. Coucou!

LE MARCHAND. Quelles nouvelles du Commandant?

SOLDAT 1. Rien à

SOLDAT 2. signaler.

SOLDAT 1. Le devoir

SOLDAT 2. nous appelle

SOLDAT 1. pelle.

LE BOUFFON. Je l'entends d'ici. Houhou, petits soldats, c'est moi, le devoir qui vous appelle, houhou...

SOLDAT 1. Nous vous

SOLDAT 2. saluons

SOLDAT 1. nous vous

SOLDAT 2. remercions

SOLDAT 1. pour l'eau

SOLDAT 2. pour l'eau.

SOLDAT 1. Je viens de le dire.

SOLDAT 2. Excuse-

SOLDAT 1. moi.

SOLDAT 2. Excuse-moi.

Ils sortent.

LA PORTEUSE D'EAU. Pourquoi tu demandes toujours des nouvelles du Commandant ?

LE MARCHAND. Je ne sais pas. L'habitude, sans doute.

LE BOUFFON. Je peux aussi avoir un verre ?

LA PORTEUSE D'EAU. Tu as de quoi payer ?

LE BOUFFON, *au Marchand*: Me cèderais-tu une piécette contre un rire ?

LE MARCHAND. Il y a longtemps que tu ne me fais plus rire.

LE BOUFFON. Alors contre le souvenir d'un rire ?

LE MARCHAND. Si chacune de tes singeries devenait une goutte d'eau, le pays tout entier serait inondé ! *Il lui donne un peu de monnaie.*

LE BOUFFON. C'est trop d'honneur, monseigneur.

Passe la Princesse.

LE BOUFFON. Ô grâce, ô élégance, ô souverain miracle de la création ! Vite, pauvre vermisseau, protège tes yeux de tant d'éclat. Altesse, votre serviteur. Pour vous être agréable, je deviendrai une descente de lit que vos pieds mignons fouleront chaque matin. Ce sera une caresse...

LA PORTEUSE D'EAU. Laisse tomber.

LE BOUFFON. Qu'est-ce qu'elle a ?

LE MARCHAND, *à la Porteuse d'Eau* : Tu viendras ?

LA PORTEUSE D'EAU. Oui.

Le Marchand s'en va.

LE BOUFFON. Tu as rendez-vous avec lui ?

LA PORTEUSE D'EAU. Occupe-toi de tes affaires, tu veux bien ?

2. Les Gueux veulent regarder par le trou de la serrure

LA GUEUSE. Si au moins on pouvait voir de l'autre côté.

LE GUEUX. Ne fais pas de bruit.

LA GUEUSE. Arrête de me dire d'arrêter de faire du bruit.

LE GUEUX. Pourquoi ?

LA GUEUSE. Parce qu'en le disant tu fais du bruit.

LE GUEUX. Et toi pas, peut-être.

LA GUEUSE. Moi je ne parle pas.

LE GUEUX. Tu fais quoi ?

LA GUEUSE. Je pense à haute voix.

LE GUEUX. Ça fait le même bruit.

LA GUEUSE. On va droit dans le mur, là.

LE GUEUX. Tout droit.

LA GUEUSE. On respire.

LE GUEUX. On respire.

LA GUEUSE. Ne ronfle pas.

LE GUEUX. Je ne ronfle pas, je respire.

LA GUEUSE. Ronfler, c'est respirer avec du bruit.

LE GUEUX. Pourquoi tu veux aller jusqu'à la porte ?

LA GUEUSE. Pour regarder par le trou de la serrure.

LE GUEUX. De l'autre côté, il paraît que c'est plein d'eau.

LA GUEUSE. Et alors ?

LE GUEUX. Réfléchis !

LA GUEUSE. C'est fait.

LE GUEUX. Résultat ?

LA GUEUSE. Rien.

LE GUEUX. S'il y a plein d'eau, la porte ne peut pas avoir de trou de serrure !

LA GUEUSE. Toutes les portes ont un trou de serrure.

LE GUEUX. Et moi je connais le tien!

LA GUEUSE. Pas maintenant.

LE GUEUX. Tu vois les gardes?

LA GUEUSE. Non.

LE GUEUX. Tu vois quelqu'un?

LA GUEUSE. Oui.

LE GUEUX. Où?

LA GUEUSE. Là. Toi.

LE GUEUX. Bécasse.

LA GUEUSE. On avance.

LE GUEUX. On avance.

LA GUEUSE. Ça a bougé.

LE GUEUX. C'est ton ombre.

LA GUEUSE. Il y a des ombres la nuit?

LE GUEUX. À cause de la lune.

LA GUEUSE. On avance.

LE GUEUX. Pourquoi tu fais cette tête ?

LA GUEUSE. Tu m'as traitée de bécasse !

LE GUEUX. On vient !

LA GUEUSE. Tu crois ?

LE GUEUX. Oui.

LA GUEUSE. On respire.

LE GUEUX. On décampe !

3. Premier monologue de la Femme-Oiseau

LA FEMME-OISEAU.

Oiseau mon oiseau
au cours d'une nuit comparable
douce et bercée par la lune
j'ai rencontré mon amoureux.
Tout le monde me prend
pour une folle, mais qui
garderait sa raison
à répéter sans fin

cette histoire dans le vide ?
Ce sable gris comme la cendre
je le sème par poignées.
Ils me croient muette et sourde.
Ils m'oublient, m'enveloppent
du silence réservé aux morts.
Nous venons du sable, mon oiseau
et nous y retournerons.
Les paroles coulent entre nos doigts.
Le vent s'empare de nos rêves.
À Kardérah tout a débuté
au temps des fureurs barbares.
Le village comptait quelques huttes
étalées sur les rives du fleuve.
Les hommes pêchaient, dormaient
se battaient et dormaient encore.
Les femmes soupiraient, enfantaient
chantaient et soupiraient.
Oiseau mon oiseau
tout paraît si simple
au commencement de l'histoire.

4. Une conversation entre le Marchand et la Marquise

LE MARCHAND. Si vraiment elle veut partir, elle
partira.

LA MARQUISE. Pour aller où ?

LE MARCHAND. Mais ailleurs, tout simplement.

LA MARQUISE. Ailleurs, ce n'est pas mieux. Peut-être même pire.

LE MARCHAND. On n'en sait rien.

LA MARQUISE. Tous ces dangers. Et moi, le souffle court. Comédie. Du désastre. Même vous, vous la jouez. Surtout vous.

LE MARCHAND. Il faut bien se raccrocher à quelque chose.

LA MARQUISE. Se raccrocher ! Oui. Moi, mon destin. De pierre.

LE MARCHAND. Trouvez-lui un mari.

LA MARQUISE. Il y a longtemps. Qu'on ne se marie plus.

LE MARCHAND. Et longtemps qu'on n'entend plus jouer et rire les enfants dans les rues de Kardérah. Il y a des hommes pourtant.

LA MARQUISE. Ah bon ?

LE MARCHAND. Vous et moi...

LA MARQUISE. Comme vous. Avez l'air. Sérieux!

LE MARCHAND. ... nous avons perdu quelque chose qu'elle possède encore.

LA MARQUISE. La jeunesse?

LE MARCHAND. L'espoir.

LA MARQUISE. Au but! Allez! Droit au but!

LE MARCHAND. Moi, je peux m'occuper d'elle.

LA MARQUISE. Vous?

LE MARCHAND. Mais oui! J'ai de l'argent. J'ai des projets pour en gagner davantage. Je lui offrirai la sécurité. Avec moi, elle aura tout ce qu'une jeune femme peut désirer. Vous devriez en parler au Commandant.

LA MARQUISE. Félicitations! Vous tenez toutes vos promesses. Vous couchez avec la mère. Pendant des années. Vous prétendez ensuite. Épouser la fille. Tout ça. Ne manque pas d'allure.

LE MARCHAND. Je suis sérieux.

LA MARQUISE. Moi aussi.

LE MARCHAND. Je viendrai ce soir.

LA MARQUISE. Taratata!

LE MARCHAND. Écoutez...

LA MARQUISE. Fini, le petit jeu. Tu entends? Fini.
F. I. N. I. Tu es. Un amant pitoyable. Je vais
parler. Au Commandant.

LE MARCHAND. De nous deux?

LA MARQUISE. Tu me feras mourir. Pas de plaisir.
Hélas! De rire. Mourir de rire. Grand bêta.
Laisse-moi, à présent. Laisse-moi!

5. Les Soldats gardent la porte

SOLDAT 1. C'est bizarre.

SOLDAT 2. Quoi.

SOLDAT 1. Ce qu'on fait.

SOLDAT 2. On n'en a pas déjà parlé?

SOLDAT 1. Quand?

SOLDAT 2. Hier.

SOLDAT 1. Possible.

SOLDAT 2. Et avant-hier.

SOLDAT 1. Très possible.

SOLDAT 2. Ce qui est bizarre...

SOLDAT 1. Quoi ?

SOLDAT 2. C'est de réfléchir.

SOLDAT 1. Moi ça me chiffonne

SOLDAT 2. que la porte ne soit pas

SOLDAT 1. gardée en permanence.

SOLDAT 2. Problème d'effectif.

SOLDAT 1. L'effectif, c'est toi

SOLDAT 2. et moi.

SOLDAT 1. Non : et moi.

SOLDAT 2. Toi et moi.

SOLDAT 1. Oui.

SOLDAT 2. C'est ce que je disais.

SOLDAT 1. L'effectif c'est

SOLDAT 2. nous.

SOLDAT 1. Tu sais à quoi il m'arrive de penser ?

SOLDAT 2. À penser.

SOLDAT 1. Non.

SOLDAT 2. Alors à quoi ?

SOLDAT 1. À demander ma mutation.

SOLDAT 2. Pour une autre porte ?

SOLDAT 1. Il n'y a

SOLDAT 2. peut-être pas

SOLDAT 1. d'autre porte.

SOLDAT 2. On ne sait pas.

SOLDAT 1. On ne sait rien.

SOLDAT 2. Surtout toi.

SOLDAT 1. On n'en a pas déjà parlé ?

SOLDAT 2. Hier ?

SOLDAT 1. Possible. Et avant-hier.

SOLDAT 2. Une chose est sûre.

SOLDAT 1. Quoi ?

SOLDAT 2. Si tu devais demander ta mutation, pour
ma part je refuserais d'être un effectif à moi tout
seul.

SOLDAT 1. Elle était longue.

SOLDAT 2. La journée ?

SOLDAT 1. Non. Ta phrase.

6. Un étranger arrive à Kardérah

LE MARCHAND. On n'a pas l'habitude, par ici, de
voir arriver un...

LE VOYAGEUR. ... étranger ?

LE MARCHAND. Exactement ! Un étranger.

LE VOYAGEUR. Je peux avoir un verre ?

LE BOUFFON. Faut payer.

LE VOYAGEUR. Pour de l'eau ?

LE BOUFFON. Tu serais arrivé hier...

LE VOYAGEUR. C'était gratuit ?

LE BOUFFON. Disons qu'il y avait moyen de s'arranger. Le commerce gagne du terrain chaque jour.

LE MARCHAND. Nous nous sommes associés, elle et moi.

LE BOUFFON. Du coup, nous voilà condamnés à gagner notre vie. Ou à la perdre. Comme vous préférez.

LE VOYAGEUR. On parle beaucoup de Kardérah. Des histoires circulent. Des rumeurs. Surtout à cause du mur, votre fameux mur.

LE MARCHAND. Nous allons t'offrir ton premier verre.

LE VOYAGEUR. Merci.

LE BOUFFON. Et moi ?

LE MARCHAND. Toi, tu ferais mieux de te rendre utile.

LE BOUFFON. Alors toi aussi, comme les autres, tu trouves le rire inutile. Tu me fais de la peine.

LE VOYAGEUR. Je l'imaginai plus grand, plus impressionnant. C'est vrai ce qu'on raconte? Personne n'a jamais regardé par-dessus?

LA PORTEUSE D'EAU. Personne.

LE VOYAGEUR. Et de l'autre côté, qu'est-ce qu'il y a?

LE MARCHAND. Les territoires ennemis.

LA PORTEUSE D'EAU. Il paraît que tout est inondé.

LE BOUFFON. Nos ennemis seraient donc des poissons et des grenouilles!

LE VOYAGEUR. Il faudrait l'abattre, ouvrir une brèche.

LA PORTEUSE D'EAU. Ce serait le raz-de-marée! Kardérah serait détruite.

LE BOUFFON. Pour ce qu'il en reste.

LE MARCHAND. De toute façon, la chose est impensable.

LA PORTEUSE D'EAU. C'est le mur des ancêtres.

LE MARCHAND. Nous devons le respecter.

LE VOYAGEUR. Et la porte ?

LA PORTEUSE D'EAU. Fermée.

LE MARCHAND. Condamnée.

SOLDAT 1. Et gardée

SOLDAT 2. gardée

LE BOUFFON. par la fine fleur de l'armée !

LE MARCHAND, *au Voyageur*: Qu'est-ce qui t'amène à Kardérah ?

LE VOYAGEUR. Rien de particulier.

LE MARCHAND. Tu es dans les affaires ?

LE BOUFFON. En mission pour le gouvernement ?

LA PORTEUSE D'EAU. Tu cherches quelqu'un : une femme, un parent, un ami ?

LE BOUFFON. La curiosité ?

LE MARCHAND. Ne nous dis pas que c'est le hasard !

LE VOYAGEUR. Dans ma vie, je me suis fixé quelques buts.

LE MARCHAND. Par exemple ?

LE VOYAGEUR. Des actes, des voyages, une sorte de programme si vous voulez, pour avoir l'impression de vivre pleinement.

LA PORTEUSE D'EAU. Ça alors !

LE MARCHAND. Et nous faisons partie de ton programme ?

LE VOYAGEUR. Moi, je ne pourrais pas rester ici, devant un mur qui bouche l'horizon. Qu'est-ce qui vous empêche de regarder de l'autre côté ?

LE MARCHAND. C'est interdit.

LA PORTEUSE D'EAU. Ça nous attirerait du malheur.

LE VOYAGEUR. Du malheur ?

LE MARCHAND. Nous en avons une certaine expérience.

LE VOYAGEUR. J'ai vu beaucoup d'endroits où les gens n'étaient pas aussi fatalistes, où ils essayaient de prendre leur destin en main.

LE MARCHAND. C'est une critique ?

LE VOYAGEUR. On dirait que vous vivez dans un autre monde.

LE BOUFFON. Qu'est-ce que tu veux dire ?

LE VOYAGEUR. Bientôt vous serez un musée, une sorte de parc d'attractions fréquenté par des touristes, qui défilent avec leurs appareils photo numériques et qui vous demanderont à peine l'autorisation de prendre des images.

LE MARCHAND. Tu comptes rester longtemps à Kardérah ?

LE VOYAGEUR. Pourquoi ?

Passe la Princesse, qui jette à peine un regard au groupe rassemblé autour du Voyageur.

LE VOYAGEUR. Qui est-ce ?

LA PORTEUSE D'EAU. La Princesse.

LE VOYAGEUR. Il y a même encore des princesses !

LE MARCHAND. Nous l'appelons ainsi.

LA PORTEUSE D'EAU. Elle n'est pas plus princesse que toi et moi.

LE BOUFFON. C'est la fille de la Marquise.

SOLDAT 1. La fille

SOLDAT 2. de notre

SOLDAT 1. Commandant !

LE BOUFFON. Nous avons tous des noms. Lui, c'est le Marchand. Elle, la Porteuse d'eau. Des noms, juste des noms que nous nous sommes donnés.

LE VOYAGEUR. Et toi ?

LE BOUFFON. Le Bouffon.

LE MARCHAND. Oui. Lui, c'est le Bouffon.

LA PORTEUSE D'EAU. Une belle journée. Encore une belle journée qui s'achève à Kardérah.

LE MARCHAND. Mais pas tout à fait comme les autres. Pas tout à fait !

7. Tenir cette réalité ensemble

LA MARQUISE, *avec la marionnette du Commandant* :
Le bras, aujourd'hui. Jusqu'à l'épaule. Tout est dur. Tellement dur. Moi. En pierre. Tu m'aurais.

Peut-être ramassée. Au bord de ta route. À la fin, tu n'aimais. Plus que ça. Chevaucher. Chercher des pierres. Dans les montagnes. Sales montagnes.

Touche! Tâte la dureté. Du marbre. Statue bientôt. Dans les ruines. Le temps coule. Sur la pierre. Pas de ride. Pas d'émotion. C'est pour ça. Qu'elles. Te passionnent? Pour cette raison? Touche! Il y a si longtemps. Que tu ne me touches plus. Si longtemps. Bientôt sans vie. Et toi. Tas de viande molle. Sac de bière. Qu'allons-nous devenir? Mon amour. Mon bourreau. Mon désespoir. Si au moins tu pouvais. Sourire. Juste cette fois. Me prendre. Dans tes bras. Me prendre.

Et notre fille? Tu te souviens? Que nous avons une fille? Un rustre la demande. Voilà où. Nous en sommes. Un rustre. Je hais cette ville. Ces nigauds. Ces va-nu-pieds. Moi de pierre. Dans la poussière. Et toi! Courant d'air. Où es-tu? Où? Musique! Nous allons danser. Qui est là? Retrouver. La légèreté. La souplesse. Que le corps exulte. Il y a quelqu'un? Bientôt. Privée de souffle. Mais danser! Sans un geste. Sans un frisson. Tu crois. Que la mort. Est une danse? Dansons. Dansons et rions. Une fois encore.

LA PRINCESSE. Maman?

LA MARQUISE. C'est toi.

LA PRINCESSE. Tout va bien, maman?

LA MARQUISE. Il paraît. Que tu veux partir ?

LA PRINCESSE. Il n'y a plus rien, ici.

LA MARQUISE. Ailleurs. Non plus. Qu'est-ce que.
Tu crois ?

LA PRINCESSE. Maman, ça ne va pas ?

LA MARQUISE. Le souffle. Bientôt la fin.

LA PRINCESSE. Ne dis pas n'importe quoi.

LA MARQUISE. La fin, ma fille. La fin ! Quand ton père est parti. Ton père ! Il a fallu. Faire face. Tant d'apparences. À sauver. Tant ! Ai tout épuisé. Dans ce combat. Tout usé. Le souffle. Les forces. Les rêves. Pourquoi ? Ma fille. Pourquoi ? Ai encore des visions. La nuit. Le ciel fendu. Le mur éventré. Mais au matin. Tout est. Pareil. Le lendemain aussi. Et tous les. Jours qui. Restent. Alors continuer. Faire face. Obstinément face. Harcelée de souvenirs heureux. Faire face. À toutes les adversités. Ton père ! Si ton père était là. Ton père ! Que veux-tu au juste ? De moi ? Que veux-tu ? De nous ?

LA PRINCESSE. Il n'y a aucun avenir pour moi, ici.
Laisse-moi partir.

LA MARQUISE. Chaque brique. Chaque grain de sable. Chaque cauchemar. Est à sa place. Si tu

pars. Tout s'effondre. Moi aussi. Tu comprends ?
Moi aussi. Tu. Ne. Partiras. Pas. Tu as compris ?
Tu ne partiras pas. Je te l'interdis. Jusqu'à mon
dernier souffle. Dernier petit. Souffle. Petit
souffle. De poussière. Plus. Pour très longtemps.
Ma fille. Plus pour. Très longtemps.

LA PRINCESSE. À quoi ça sert ?

LA MARQUISE. Ton père et moi. Nous pensons.

LA PRINCESSE. Papa est parti. Tu le sais. Pourquoi
tu ne veux pas l'admettre ?

LA MARQUISE. Ton père et moi...

Arrive le Bouffon.

LE BOUFFON. Excusez-moi...

LA MARQUISE. Que veux-tu ?

LE BOUFFON. Excusez-moi.

LA MARQUISE. Tu te répètes.

LE BOUFFON. Une information pour le Comman-
dant. Une nouvelle importante.

LA MARQUISE. Nous t'écoutons.

LE BOUFFON. L'eau est devenue chère.

LA MARQUISE. Quelle surprise !

LE BOUFFON. C'était une remarque générale.
Générale et préalable, pour ainsi dire.

LA MARQUISE. Je vois. *Elle lui donne de l'argent.*

LE BOUFFON. Ma soif est grande.

LA MARQUISE, *lui donne encore de l'argent* : Alors ne
gaspille pas ta salive.

LE BOUFFON. Un étranger est arrivé en ville.

LA MARQUISE. Quoi ?

LE BOUFFON. Une sorte de voyageur. C'est ce qu'il
prétend être : un voyageur.

LA PRINCESSE. Tu l'as vu ?